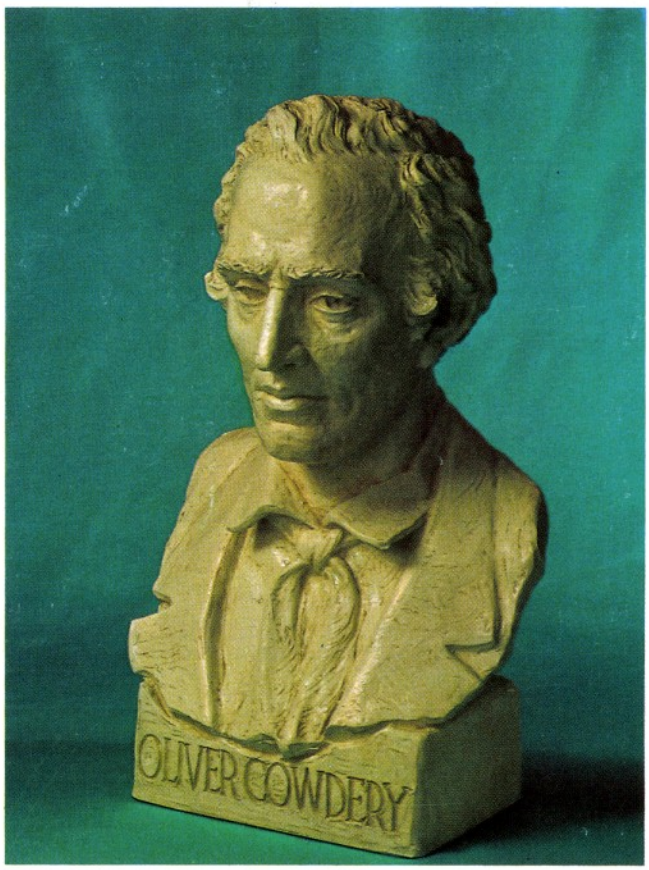
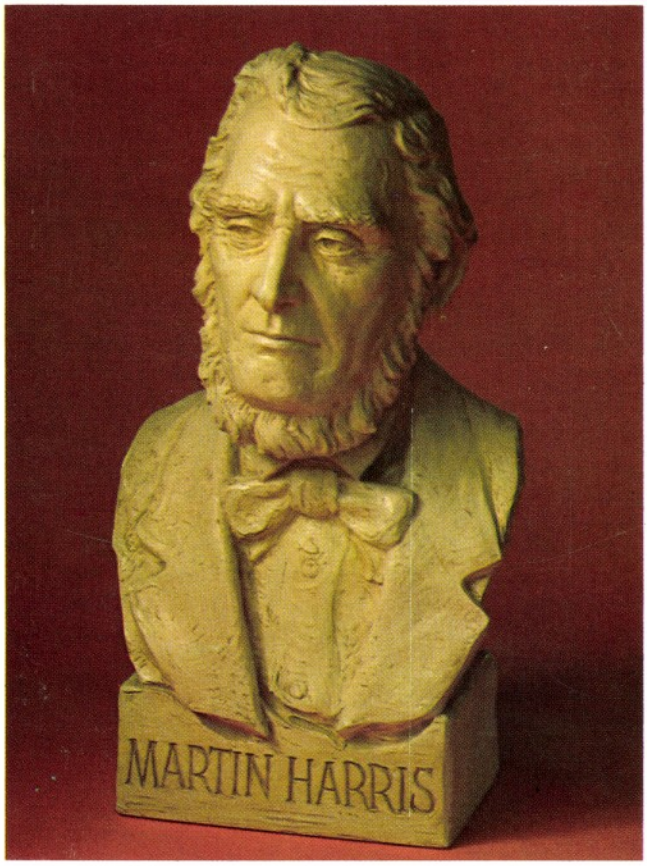


l'étoile

N° 1 · Tome CXIX
Janvier 1969



PAR THOMAS MONSON du Conseil des Douze

Un message inspirant

Certains d'entre nous se souviendront que lorsque David était berger, il fut divinement appelé par le Seigneur par l'intermédiaire du Prophète Samuel. J'aime cependant voir en David le garçon plein de droiture qui eut le courage et la foi de faire face à des obstacles insurmontables lorsque tous les autres hésitaient et de racheter le nom d'Israël en affrontant ce géant de sa vie: Goliath de Gath.

Nous ferions bien d'examiner soigneusement notre propre vie et de juger notre courage, notre foi. Y a-t-il un Goliath dans votre vie? Y en-a-t-il un dans la mienne? Obstrue-t-il le chemin entre vous et le bonheur que vous désirez? Pour telle personne, son Goliath peut être le carcan de la cigarette ou peut-être une soif inextinguible d'alcool. Pour telle autre, son Goliath peut être une langue indisciplinée ou un trait d'égoïsme qui la pousse à mépriser les pauvres et les opprimés. L'envie, la cupidité, la peur, la paresse, le doute, le vice, l'orgueil, la volupté, l'égoïsme, le découragement, tout cela c'est autant de Goliaths.

La bataille dont l'enjeu est notre âme immortelle n'est pas moins importante que la bataille menée par David. L'ennemi n'est pas moins redoutable, l'aide du Dieu Tout-Puissant pas plus éloignée. Qu'allons-nous faire? Comme le David d'autrefois, «notre cause est juste». Nous avons été mis sur la terre non pas pour échouer ou tomber victimes des pièges de la tentation, mais plutôt pour réussir. Notre géant, notre Goliath, doit être vaincu. ○

TABLE DES MATIERES

Obtenir le plus grand succès. Par le président David O. McKay 3
Nous devons obéissance à la souveraineté. Par Howard W. Hunter 5
Attestations de quatre témoins du Livre de Mormon 8
L'évêque parle aux jeunes de l'obéissance à la loi 9
Premier-né du troupeau. Par Amy Hillyard Jensen 11

Société de Secours
Que voulez-vous que le nouvel-an apporte? 15
Consternation à la cuisine. Par Helen Hinckley Jones . . . 16

Ecole du Dimanche
Enseigner pour changer les vies. Par Clark D. Webb . . 17

SAM
Le programme athlétique de la SAM 19
Se mettre en devoir d'être fidèle. Par Stephen R. Covey 21

Pour la Jeunesse de l'Eglise
Samaritain. Par Suzanne Eyestone 23
Deux convertis regardent l'Eglise. Par Ed Pruyn . . . 25
Lehi dans le désert. Par Hugh Nibley 27

Section des enfants
La machine à faire des amis. Par Gayleene Daugherty . . 1
Merveilles de la mer. Par Jean André Porter 4
Le mystère du bandit au papillon. Par Murray T. Pringle 6

La couverture de ce mois nous montre quatre témoins du Livre de Mormon. En commençant en haut à gauche, ce sont Oliver Cowdery, David Whitmer, Martin Harris et Emma Smith, femme du prophète. Le personnage d'Emma Smith a été sculpté par Elaine Evans, les trois autres par Ed Fraughten. On trouvera leurs attestations à la page.

l'Etoile

Organe officiel des missions de langue française de L'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours

Janvier 1969 · Tome CXIX
N° 1

Rédaction:
Mission Française
Président H. Duane Anderson
3, rue de Lota
Paris 16e, France
Mission Française de l'Est
Président J. Fielding Nelson
8, Chemin William-Barbey
1292-Chambésy (Genève), Suisse
Mission Franco-Belge
Président James M. Paramore
564, Chaussée Romaine
Strombeek, Belgique
Mission de la Polynésie Française
Président Karl M. Richards
Avenue du Commandant Chesse, B. P. 93
Papeete, Tahiti
Mission Canadienne
Président Lamont F. Toronto
133 Lyndhurst Avenue
Toronto 4, Ontario, Canada
Responsable des échos
Christiane Lebon, 14 rue Etex
Paris 18e

Abonnements
Mission Franco-Belge
Représentant local ou à défaut
F. Talmas
160 Tillieux des mets
Wellin (Lux)
Belgique
Mission Française de l'Est
Représentant local ou à défaut
L. Chastang
Les Rainettes,
Chemin Orange
13 Aix-en-Provence
France
Mission Française
L. Vialatte
3 Rue de Lota
75 Paris 16e
France
Autres pays
l'Etoile
Ditmarstraße 9
6 Frankfurt/Main
Allemagne

Tarif des abonnements pour un an: France: 15 F · Belgique: 150 FB · Suisse: 13,50 FS · Etats-Unis et Canada: $ 3.50 · Tahiti: 270 FP.

Imprimeur
Paul Giese KG, Offenbach
Allemagne

Mise en page et illustrations
PBO-Layout-Center, Francfort

Obtenir le plus grand succès

Par le Président David O. McKay

Dans ce merveilleux discours qui contient les Béatitudes, le Sauveur dit: «Cherchez premièrement le royaume et la sagesse de Dieu; et toutes ces choses vous seront données par-dessus» (Matthieu 6:33). Certains commentateurs appliquent «ces choses» aux vertus mentionnées aux paragraphes précédents de ce chapitre, mais d'autres, avec plus de sagesse, l'appliquent, comme toutes ses paroles, à la vie universelle de l'homme.

UNE EXHORTATION DE NOUVEL AN AUX JEUNES

En cette nouvelle année, je voudrais appliquer les quelques paroles exprimées pendant la vie du Sauveur à la vie des enfants de Dieu.

Jésus parlait non seulement au petit nombre de personnes qui le suivait, mais aussi à toute l'humanité. Je considère donc que cette exhortation s'applique aux jeunes de partout: rechercher premièrement le royaume et la sagesse de Dieu, les assurant avec foi que toutes les autres choses nécessaires et utiles leur seront données par-dessus.

J'ajoute à cette grande exhortation la parole de Sir Humphrey Davy, qui écrivit un jour: «Si je pouvais choisir ce qui serait à la fois le plus agréable et le plus utile, je préférerais une croyance religieuse ferme à toute autre bénédiction.»

Je fais cette citation à cause de l'utilisation de deux termes: « Le plus agréable» et «utile». Trop de gens dans le monde cherchent à devenir utiles

en des manières qui sont contraires à la recherche du royaume de Dieu. En d'autres termes, la vie est répartie en deux grands plans: l'animal et le spirituel. Si vous ouvrez les yeux et regardez autour de vous, vous verrez que la plupart des gens cherchent leur agrément dans le monde animal plutôt que dans le spirituel. De tout mon cœur, après une expérience de nombreuses années, je vous le dis, à vous spécialement, jeunes gens, qu'on se rend utile et que l'on trouve le plaisir, la joie et le bonheur dans cette vie en suivant l'exhortation du Christ: Cherchez premièrement son royaume.

LA FORMULE DU SUCCÈS

Si je pouvais exprimer mon souhait le plus sincère pour vous en cette nouvelle année, je vous dirais, jeunes gens, et aux hommes de partout: «Si vous voulez obtenir le plus de succès et le plus de contentement de l'esprit, pratiquez dans vos contacts quotidiens les idéaux de l'évangile de Jésus-Christ.» Je n'hésite pas à le dire sans ambages. Je sais que les résultats seront ceux que j'ai mentionnés. Ils feront de nos jeunes des fils et des filles plus obéissants, des étudiants plus intelligents, des compagnons plus désirables, des amis plus loyaux, des membres plus utiles de la société, de futurs pères et mères plus dignes, et leur permettront de remplir avec plus de succès la mesure de leur création sur la terre.

Je vous le dis, étudiants, rendez-vous plus aptes dans le métier que vous avez choisi; devenez plus efficaces, plus utiles pour les autres, et ayez plus de joie personnelle. Quel que soit le métier que vous choisissiez, décidez d'y exceller.

NOUS VIVONS COMME NOUS PENSONS

Quoique exhortant les étudiants à l'excellence, il y a quelque chose de plus élevé que cela dans le métier que vous choisissez. C'est ce quelque chose qui fait l'homme. C'est ce quelque chose qui fait une femme belle, un homme utile à l'humanité, une femme pleine d'amour et de service pour ceux qu'elle aime; ce qu'un homme croit vraiment, ce qu'il croit vraiment dans son cœur, ce qu'il chérit dans sa vie, ce qui le guide dans la salle de classe, la salle de bal, les soirées de société, dans toutes ses activités: au foyer, à l'église et dans les affaires. Ce qu'il pense réellement est ce qu'il vit. Pour changer les hommes dans le monde, nous devons changer leur façon de penser. Les hommes ne dépassent pas leurs idéaux. Souvent ils les manquent, mais ils ne les dépassent jamais.

Paul le dit autrement:

«. . . Marchez selon l'Esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'Esprit, et l'Esprit en a de contraires à ceux de la chair; ils sont opposés entre eux, afin que vous ne fassiez point ce que vous voudriez» (Gal. 5:16, 17).

Phrase pleine de sens. Puis Paul énumère les œuvres de la chair. Vous vous en souvenez. Elles se manifestent dans:

«. . . L'impudicité, l'impureté, la dissolution, l'idolâtrie, la magie, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les animosités, les disputes, les divisions, les sectes, l'envie, l'ivrognerie, les excès de table, et les choses semblables. Je vous dis d'avance, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront pas le royaume de Dieu» (Gal. 5:19-21).

«Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu . . .» et cela se fait en encourageant, en pensant et en vivant les fruits de l'Esprit, qui sont:

«. . . l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance; la loi n'est pas contre ces choses. Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs. Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi selon l'Esprit» (Gal. 5:22-25).

UN GUIDE SÛR DANS LES SOUS-BOIS

Il y a quelque temps, j'ai lu un article dans lequel un garde-chasse remarquait un fil attaché à un arbre qui conduisait dans une forêt dense. Il décida de le suivre pour en trouver la signification. Il se fraya du mieux qu'il put un chemin dans les sous-bois, passant sous les branches en surplomb, et finalement trouva un chasseur avec, dans la main, ce qui restait d'une boule de fil. Interrogé sur la signification du fil, le chasseur répondit: «J'ai entendu dire que des hommes avaient perdu leur chemin dans ces lieux sauvages, et j'ai décidé de garder un moyen de retrouver le mien si je perdais mon sens de l'orientation.»

Nous avançons tous plus ou moins dans une forêt dense d'humanité. Certains perdent leur sens de l'orientation; d'autres, pleins de sagesse, ont une ancre, et ils retrouvent leur chemin, même s'ils errent sur la route ou se perdent un peu dans le labyrinthe des fréquentations humaines. Cette ancre, c'est l'Evangile de Jésus-Christ et ses idéaux. Le bonheur, la sécurité, la personnalité, qui est plus importante que l'intellect, c'est ce que l'on acquiert quand on s'accroche à cette ancre. Soyez fidèles aux idéaux spirituels de l'honnêteté, de la vertu, de la chasteté — l'ancre de votre vie — apportant la paix et le bonheur dans votre âme en suivant ces idéaux dans

(Suite page 7)

Nous devons obéissance à la souveraineté

HOWARD W. HUNTER du Conseil des Douze

Il y a, dans le monde, plus de trois milliards et demi d'âmes. Elles sont réparties en groupes, dominées par des systèmes dans lesquels elles sont assujetties au pouvoir suprême du pays où elles vivent. Dans certains pays, ce pouvoir suprême est entre les mains d'une seule personne, le souverain. D'autres pays ont des formes républicaines de gouvernement dans lesquelles la souveraineté réside dans le peuple, et où le pouvoir suprême est ordinairement exprimé par le corps législatif. Que la souveraineté soit administrée par un individu ou par le peuple, les citoyens sont assujettis à ce pouvoir suprême. Ils ont les droits et les privilèges que leur accorde la loi, et ils ont le devoir de se conformer à ses impératifs. C'est la chose essentielle pour le bien de la société, pour la protection de la vie et de la liberté et pour la défense et la conservation du bonheur de l'homme.

Dans une république, le gouvernement a le droit souverain aussi bien que le devoir de protéger les droits de l'individu et de régler les querelles ou les désordres civils par des moyens pacifiques. Les citoyens n'ont pas le droit de prendre la loi entre leurs mains ou d'exercer la force physique. Les lois souveraines de l'Etat doivent être soutenues, et les personnes vivant sous ces lois doivent y obéir pour le bien de l'ensemble. Dans ce domaine, l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours prend une position forte. Une des doctrines fondamentales de sa foi est clairement énoncée de la manière suivante: «Nous croyons que nous devons nous soumettre aux rois, aux présidents, aux gouverneurs et aux magistrats; obéir aux lois, les honorer et les soutenir» (Douzième Article de Foi).

Les personnes qui, dans le monde, croient en Dieu, vivent dans la sujétion particulière d'une souveraineté double. Outre qu'elles sont sujettes au pouvoir suprême de l'Etat, elles sont vassales de Dieu et ont le droit solennel de garder les commandements qu'Il donne. Cette idée de royauté divine empreint tout l'Ancien Testament et tout le Nouveau Testament.

Décrivant le commandement du ministère de Jésus, Marc utilise ces termes: «Après que Jean eut été livré, Jésus alla dans la Galilée, prêchant l'évangile de Dieu. Il disait: Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche. Repentez-vous, et croyez à la bonne nouvelle» (Marc 1:14-15).

Pendant tout son ministère, un des principaux enseignements du Maître fut que «le royaume de Dieu est proche». Certains savants interprètent les mots «est proche» comme signifiant quelque chose qui doit se produire dans le proche avenir. Ils prétendent que le royaume ne fut établi sur la terre que le jour de la Pentecôte, lorsque l'Esprit fut déversé sur la multitude. Ils qualifient cet événement de commencement de l'Eglise chrétienne. Les faits fournissent toutefois la base d'une conclusion différente. Il est manifeste que le royaume de Dieu fut établi du temps d'Adam, le premier homme, et a continué jusqu'aujourd'hui. Les peuples de la terre, depuis le commencement, ont été assujettis à Dieu, leur roi.

Est-il contraire à la théorie de la souveraineté qu'une personne ou un groupe de personnes soient vassales de deux monarques séparés? Qu'elles se soumettent à deux pouvoirs souverains distincts? Au premier abord, la souveraineté double semblerait illogique, et cependant telle a été la situation pendant toute l'existence terrestre de l'homme. Ces circonstances donnent lieu à cette question: s'il se produit un conflit de fidélité, quelle est celle qui doit prendre la préséance? En passant en revue l'histoire de l'humanité, on trouve la réponse à cette autre question tendant à savoir, s'il y a ou non un conflit réel.

A ce propos, un événement intéressant se produisit pendant le ministère du Maître. On le trouve dans trois livres du Nouveau Testament, Matthieu, Marc et Luc, et il concerne une controverse sur une levée d'impôt. La Judée était sous mandat romain, et l'autorité du Sanhédrin, conseil suprême juif, avait été réduite sous ce gouvernement. Le conseil avait la responsabilité de lever des impôts, mais

n'avait pas le pouvoir de décréter la peine de mort. Ce pouvoir était entre les mains du procurateur romain de Judée, Ponce Pilate. Du fait que le Sanhédrin n'avait pas l'autorité de décréter la peine capitale, ceux qui conspiraient contre Jésus conçurent le dessein de lui faire une réponse qui constituerait une base suffisante pour le livrer à Pilate pour trahison, délit capital.

Un impôt avait été levé sur toutes les personnes vivant sous le gouvernement romain. C'était probablement l'impôt par tête. Il n'était pas bien lourd, mais il comportait une question de principe. Les Juifs se considéraient comme vivant sous une théocratie avec Jéhovah pour roi. Ils refusaient de reconnaître le mandat romain. La question impliquée était par conséquent celle-ci: Un Juif peut-il, en toute conscience, payer l'impôt aux Romains, ou doit-il lutter pour l'indépendance, du fait que Dieu seul est le roi d'Israël? Cela devenait une question d'allégeance à la souveraineté.

Les pharisiens qui conçurent le plan désiraient vivement prendre Jésus par surprise; ils demeurèrent donc en arrière et envoyèrent quelques-uns de leurs jeunes disciples et des Hérodiens pour exécuter le plan. Les Hérodiens n'étaient pas une secte religieuse mais un parti politique. Ils étaient disciples d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, et partisans de la domination romaine. Les pharisiens résistaient évidemment à l'occupation romaine de la Judée. Le but de ces intrigants semblait être de vouloir donner l'impression qu'une querelle s'était produite entre les jeunes savants pharisiens et les Hérodiens et qu'ils allaient trouver le Maître afin d'avoir son avis pour régler leur différend.

Ils abordèrent respectueusement et courtoisement Jésus et lui dirent: «Maître, nous savons que tu es vrai, et que tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité, sans t'inquiéter de personne car tu ne regardes pas à l'apparence des hommes» (Matt. 22:16).

Apparemment ces mots mielleux furent prononcés pour endormir ses soupçons, afin qu'il leur donne son opinion confidentielle pour les guider dans un problème moral. Ils lui firent ensuite une question soigneusement formulée: «Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César?» La question était malicieusement formulée de manière à exiger un «oui» ou un «non», l'un ou l'autre pouvant leur donner la base nécessaire pour le mettre à mort. S'il avait dit: «Oui, payez l'impôt», il aurait été considéré comme traître. Cela aurait permis d'enfoncer un coin entre ses disciples et de créer une rebellion. Si la réponse avait été: «Non, il n'est pas permis de payer l'impôt», ils l'auraient remis entre les mains de Rome pour trahison.

Les adversaires de Jésus voulaient que celui-ci s'empale sur n'importe laquelle des deux cornes du dilemme qu'il choisirait. L'intéressant dans sa réponse, c'est qu'il n'éluda pas la question, mais répondit clairement et positivement sans se faire prendre sur aucune des deux cornes. Il dit: «Pourquoi me tentez-vous, hypocrites? Montrez-moi la monnaie avec laquelle on paie le tribut. Et ils lui présentèrent un denier» (Matt. 22:18-19). Ce dernier était certainement le denier romain portant l'image de Tibère ou peut-être d'Auguste. Il voulait leur montrer l'effigie de César et l'inscription qui donnait ses nom et titres. Il existait une maxime courante que celui qui faisait imprimer son effigie et ses titres sur la pièce de monnaie en était le possesseur et était reconnu comme le souverain. «Il leur demanda: «De qui sont cette effigie et cette inscription? De César, lui répondirent-ils . . .» (Matt. 22:20-21). Ils avaient reconnu que la pièce de monnaie appartenait à l'empereur romain, et que, comme c'était la monnaie ordinaire pour payer l'impôt, cela montrait que le pays était sous le gouvernement de Rome. «. . . Alors il leur dit: Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu» (Matt. 22:21). En d'autres termes: «Ne soyez pas injustes, donnez à César ce qui est à lui, et en même temps ne soyez pas impies, donnez à Dieu ce qui lui revient.»

La sagesse de cette réponse définit les limitations des deux souverains et la juridiction des deux empires du ciel et de la terre. L'effigie des monarques imprimée sur les pièces de monnaie dénote que les choses temporelles appartiennent aux souverains temporels. L'image de Dieu imprimée dans le cœur de l'âme de l'homme dénote que toutes ses facilités et tous ses pouvoirs appartiennent à Dieu et doivent être employés à son service.

La leçon donnée par le maître est si claire qu'il n'est pas nécessaire de la développer et je ne m'étendrai pas dessus. L'épreuve qui doit être appliquée lorsque l'on évalue la fidélité à la souveraineté, lorsque deux souverains sont intéressés, est une question de sagesse, à mon sens, il n'y a pas de conflit réel créant un doute sérieux quant à la fidélité.

A notre époque agitée d'aujourd'hui, il pourrait être bon de poser la question: que devons-nous à César? Au pays où nous vivons? Nous devons la fidélité, le respect et l'honneur. Les lois promulguées pour promouvoir le bien-être de l'ensemble et supprimer le mal doivent être strictement obéies. Nous devons payer le tribut pour soutenir le gou-

vernement dans les dépenses nécessaires qu'il encourt pour protéger la vie, la liberté, les biens et pour promouvoir le bien-être de tout le monde.

En 1835, il y a 133 ans, une déclaration de foi de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours concernant le gouvernement et les lois fut formulée et adoptée par vote unanime. On la trouve à la section 134 des Doctrine et Alliances de l'Eglise. Bien que plus d'un siècle se soit écoulé, aucun changement ou modification n'ont été apportés, et la déclaration est aussi applicable aujourd'hui que le jour où elle a été rédigée. Avec votre permission j'aimerais vous rappeler une partie de cette déclaration.

«Nous croyons que les gouvernements ont été institués par Dieu pour le bien de l'homme; et qu'il tient les hommes pour responsables de leurs actes à l'égard de ces gouvernements, tant au point de vue de la création que de l'administration de lois pour le bien et la sécurité de la société.

«Nous croyons qu'aucun gouvernement ne peut vivre en paix à moins que ne soient arrêtées et ne demeurent inviolées des lois telles qu'elles garantissent à chaque individu la liberté de conscience, le droit de propriété et la protection de la vie.

«Nous croyons que tout gouvernement requiert nécessairement des officiers civils et des magistrats pour faire exécuter ses lois, et que des hommes susceptibles d'administrer les lois en toute justice et en toute équité doivent être recherchés et soutenus par la voix du peuple, dans une république ou par la volonté du souverain.

«Nous croyons que la religion a été instituée par Dieu et que les hommes sont responsables devant lui, et devant lui seul, de l'exercice de leur religion, à moins que leurs opinions religieuses ne les portent à empiéter sur les droits et les libertés d'autrui. Mais nous ne croyons pas que les lois humaines ont le droit d'intervenir, en prescrivant des règles de culte pour enchaîner la conscience des hommes, ni de dicter des formes de dévotion publique ou privée. Nous croyons que les magistrats civils doivent réprimer le crime, mais ne doivent jamais contrôler la conscience, punir les délits, mais ne jamais supprimer la liberté de l'âme.

«Nous croyons que tous les hommes sont tenus de soutenir et de défendre les gouvernements respectifs des pays où ils résident, aussi longtemps qu'ils sont protégés dans leurs droits inhérents et inaliénables, par des lois de ces gouvernements, et que la sédition et la rebellion sont indignes de tout citoyen ainsi protégé et doivent être punis en conséquence; et que tous les gouvernements ont le droit de décréter les lois qui, selon leur jugement, sont le mieux conçues pour assurer le bien public tout en tenant sacrée la liberté de conscience (D. et A. 134:1-5).

La déclaration continue mais il n'est pas nécessaire que j'en poursuive la lecture. Ces paroles mettent en relief l'obligation solennelle du gouvernement et de ceux qui lui doivent fidélité. Nous vivons à une époque où la désobéissance civile semble régner et même être encouragée du haut de certaines chaires, mais la position de notre Eglise et ses enseignements sont clairs.

Je sais que Dieu vit, qu'il est le pouvoir suprême du ciel et de la terre. Je rends témoignage de la divinité de Jésus-Christ, le Sauveur de toute l'humanité. Ma connaissance de ces vérités me pousse à la fidélité à la souveraineté divine et aussi au soutien de la loi du pays. Il n'y a pas de conflit entre ce qui est dû à César et l'obligation vis-à-vis de Dieu. Puisse le Dieu du ciel inspirer et guider les dirigeants du monde qui formulent la politique de la souveraineté terrestre, ainsi que ceux de nous qui sont gouvernés par ces pouvoirs. Que la droiture soit mise dans une bonne perspective pour le bien de tous les hommes. La déclaration du maître doit nous guider: «Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu; et toutes ces choses vous seront données par-dessus» (Matt. 6:33). La recherche honnête de la justice et la soumission à la souveraineté de Dieu répondent aux problèmes des Césars. Je prie humblement que le Seigneur nous bénisse, au nom de Jésus-Christ. Amen.

(Suite de la page 4)

la vie quotidienne! Je sais que vous en serez plus heureux. Ce n'est pas une croyance. Ce n'est pas une exhortation. Toute joie, tout bonheur peuvent vous être donnés, si vous vous conformez aux idéaux donnés par le Sauveur:

«Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu; et toutes ces choses seront ajoutées pardessus» (Matthieu 6:33).

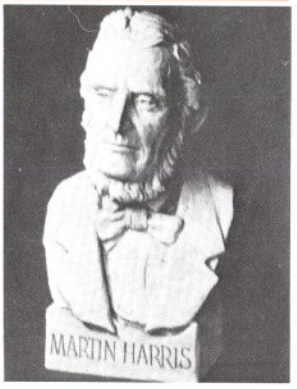
Attestations de quatre témoins du Livre de Mormon

Le Livre de Mormon a été écrit sur de minces plaques d'or, cachées dans le sol jusqu'à ce qu'elles aient été remises au Prophète Joseph Smith. Voici les attestations de quatre personnes qui ont eu l'occasion de savoir que ce livre a été divinement envoyé et que la traduction en fut inspirée de Dieu.

Emma, femme du Prophète Joseph Smith:

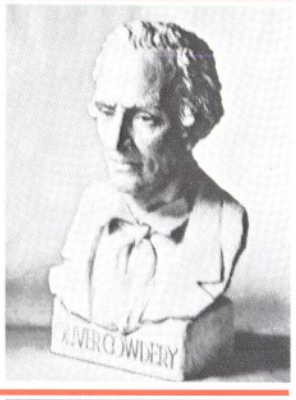
«Je crois que le Livre de Mormon est d'une authenticité divine — je n'en ai pas le moindre doute. Je suis assurée que nul n'aurait pu dicter la rédaction des manuscrits sans avoir été inspiré; car, lorsque je remplissais les fonctions de secrétaire, votre père (Joseph) dictait des heures d'affilée; et lorsque nous nous remettions au travail après les repas, ou après des interruptions, il commençait immédiatement là où il s'était arrêté sans voir ni faire lire la moindre partie. Telle était la méthode habituelle chez lui. Il est peu probable qu'un savant aurait pu le faire: et, pour quelqu'un qui était aussi . . . ignorant qu'il l'était, c'était simplement impossible . . .» (Joseph Smith III, 'Last Testimony of Sister Emma', Saints'Advocate, Vol. 2 (Octobre 1879), p. 52).

Martin Harris



«Je sais que le Livre de Mormon est vrai . . . Je sais que les plaques ont été traduites par le don et le pouvoir de Dieu, car sa voix nous l'a déclaré. Je sais par conséquent avec certitude que l'œuvre est vraie. Car n'ai-je pas tenu à un moment donné les plaques sur mes genoux pendant une heure et demie, tandis que j'étais en conversation avec Joseph . . . ? Oui, assurément, et les plaques que Joseph Smith a traduites, je les ai manipulées de mes mains, plaque après plaque.» (Millennial Star, Vol. 21, p. 545).

Oliver Cowdery



J'ai écrit de ma propre plume le Livre de Mormon tout entier (sauf quelques pages) tel qu'il tombait des lèvres du Prophète Joseph Smith, tandis qu'il le traduisait par le don et le pouvoir de Dieu . . . Il contient l'Evangile éternel et a été donné aux enfants des hommes pour accomplir les révélations. (Millennial Star, vol. 21, p. 544).

David Whitmer

«C'était vers la fin de juin 1829. Joseph, Oliver Cowdery et moi-même étions ensemble, et l'ange nous les a montrées . . . Elles nous ont été montrées de cette manière: Joseph et Oliver et moi étions assis sur un tronc d'arbre, lorsque nous fûmes enveloppés d'une lumière plus éclatante que celle du soleil. Au milieu de cette lumière . . . apparut une table sur laquelle se trouvaient beaucoup de plaques d'or . . . je les vis . . . et entendis distinctement la voix du Seigneur nous déclarer que les textes des plaques du Livre de Mormon avaient été traduits par le pouvoir de Dieu.» (Millennial Star, Vol. 43, p. 437). ○

L'évêque parle aux jeunes de

PAR L'EVÊQUE JOHN H. VANDENBERG

l'obéissance à la loi

Cecil B. DeMille, producteur de films maintenant décédé, dit un jour: «Nous ne pouvons briser les Dix Commandements. Nous ne pouvons que nous briser contre eux . . .» Nous voyons autour de nous aujourd'hui des personnes qui se sont brisées, elles et leur vie, contre les lois de Dieu et celles du pays. L'objectif de l'Eglise est d'empêcher les hommes de briser leur vie par la violation des lois qui sont établies comme sauvegardes contre le mal et la souffrance. Le but premier de la loi, au sens large, c'est non seulement d'empêcher les problèmes, mais aussi de fournir des guides en vue du développement.

La plupart des jeunes gens connaissent bien la formule qui suit:

«Sur mon honneur je ferai de mon mieux pour faire mon devoir envers Dieu et mon pays et obéir à la loi scoute; aider en tout temps les autres, me garder physiquement fort, mentalement éveillé et moralement droit.»

C'est là une des nombreuses lois établies pour servir de guide vers une vie de valeur et productive. En gardant la loi de Dieu et du pays, un jeune peut se garder «physiquement fort, mentalement éveillé et moralement droit».

Nul ne peut parvenir à la grandeur dans quelque domaine que ce soit, si ce n'est par l'obéissance aux lois qui en régissent les activités.

Le plan de Satan échouera parce qu'il viole la loi éternelle. Carlyle l'a bien dit:

«Tous les grands esprits sont respectueusement obéissants envers tout ce qui est au-dessus d'eux; seules les âmes petites ne le sont pas.»

L'obéissance à la loi est une doctrine fondamentale du progrès. Le savant, par exemple, ne peut envoyer de fusée dans la lune que lorsqu'il tient compte des lois physiques qui gouvernent l'univers. De même ce n'est que par l'obéissance aux lois de Dieu que nous pouvons vaincre les faiblesses de la mortalité et recevoir en fin de compte les bénédictions de l'exaltation. Le Seigneur a proclamé:

«Il y a une loi, irrévocablement décrétée dans les cieux, avant la fondation de ce monde, sur laquelle reposent toutes les bénédictions;

«Et lorsque nous obtenons une bénédiction quelconque de Dieu; c'est par l'obéissance à cette loi sur laquelle elle repose» (D. & A. 130:20-21).

Si l'obéissance à la loi est évidemment nécessaire pour pouvoir progresser, la désobéissance à la loi a exactement l'effet opposé: elle conduit à la rétrogression. Saül, le brillant jeune homme qui fut oint par le Prophète Samuel pour être roi d'Israël, était un dirigeant très prometteur. Lorsque Samuel le présenta au peuple, il dit: «Voyez-vous celui que l'Eternel a choisi? Il n'y a personne dans tout le peuple qui soit semblable à lui. Et tout le peuple poussa les cris de: Vive le roi!» (1 Samuel 10:24).

Malheureusement, Saül devint la victime de son propre orgueil; il se mit à estimer qu'en tant que roi il était hors d'atteinte de la loi. Un jour il assuma l'office de prophète et offrit un holocauste au Seigneur. Lorsque Samuel apprit ce qu'il avait fait, il lui dit: «Tu as agi en insensé, et tu n'as pas observé le commandement que l'Eternel, ton Dieu, t'avait donné. L'Eternel aurait affermi pour toujours ton règne sur Israël; mais maintenant ton règne ne durera point. L'Eternel s'est choisi un homme selon son cœur . . .» (1 Samuel 13:13-14).

Si Saül avait obéi à la loi de Dieu, il aurait pu être un grand roi. Mais sa désobéissance produisit bientôt de longues périodes de mauvaise humeur et de solitude. Finalement, pendant une bataille avec les Philistins, à Guilbea, Saül se donna la mort en se jetant sur son épée.

Aujourd'hui certains jeunes estiment qu'ils peuvent agir en dehors de la loi. Ces personnes cherchent sottement à dominer les autres, alors qu'elles n'ont même pas appris à se dominer elles-mêmes.

Les statistiques révèlent que le nombre d'adultes arrêtés par la police décroît mais que celui des arrestations de jeunes de moins de dix-huit ans augmente.

Peu de ces jeunes sont conscients du prix qu'ils payent parce qu'ils n'obéissent pas à la loi. Ce prix, on croit souvent que c'est l'incarcération; cependant, c'est bien plus que cela. Même si un jeune qui est condamné pour acte criminel obtient un sursis plutôt que d'être envoyé en prison, il perd quelques-uns de ses droits les plus précieux à la citoyenneté. Son casier judiciaire sera toujours là, et l'ombre du doute planera toujours sur sa réputation et son intégrité.

Il ne pourra être employé par l'Etat et les postes de confiance où il faut des hommes sûrs ne lui seront, selon toute probabilité, pas accessibles. Même s'il est citoyen, il n'aura pas le droit de voter.

Il en est qui considèrent la loi de Dieu et la loi du pays comme étant des sources constantes de conflit et de restrictions. C'est l'opinion de personnes qui n'ont pas de maturité — opinion que se fait souvent le petit enfant des règles. La maturité doit faire prendre conscience à l'individu que l'obéissance aux lois permet de vivre au-dessus de la loi et d'être libre des souffrances et des afflictions qui découlent de la violation.

La vraie liberté est en réalité le produit de l'obéissance à des principes et à des lois corrects. Ceci ne se manifeste nulle part davantage que dans la vie du Sauveur. Il n'a jamais vécu d'homme qui ait été plus libre. Grâce à son obéissance à la volonté de son père, il a vaincu les faiblesses de la mortalité qui engendrent les problèmes du reste de l'humanité. Ses souffrances à Gethsémané et sur la croix, pour obéir à la volonté du Père, nous ont donné la possibilité d'être libres. Et grâce à son obéissance, il a «été élevé à la perfection, [et] est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'Auteur d'un salut éternel» (Héb. 5:9).

En tant que jeunes gens et jeunes filles membres de l'Eglise, vous devez obéir à Dieu et vous détourner de tout raisonnement et de toute philosophie qui poussent à la désobéissance à la loi — quels que soient les mobiles que ces idéologies semblent épouser. Dieu a dit: «Que personne n'enfreigne les lois du pays, car celui qui observe les lois de Dieu ne doit pas enfreindre les lois du pays» (D. & A. 58:21).

La désobéissance à la loi, que ce soit par révolte ouverte, désaccord avec la loi ou simple négligence n'en récolte pas moins le même tourbillon et manifeste le même manque de maturité. D'autre part, l'obéissance à la loi du pays et à la loi de Dieu est un signe de maturité réelle. Comme le disait Robert E. Lee: «On ne peut être véritablement homme [ou femme] que lorsque l'on apprend à obéir.»

Récemment un père fut interrogé par des journalistes à propos de son fils. Ce n'était pas parce que celui-ci avait reçu un honneur spécial — c'est parce qu'il venait d'être accusé d'avoir commis un délit grave. La voix du père, tandis qu'il parlait aux reporters, était empreinte d'une expression d'abattement total; tout ce qu'il pouvait dire c'était: «C'est le jour le plus sombre de ma vie.»

Les statistiques révèlent que cette scène tragique n'est plus un événement isolé. Et cependant la criminalité et le banditisme parmi les jeunes et la souffrance et l'angoisse des parents pourraient virtuellement être éliminés si la loi proclamée du haut du Sinaï, il y a bien des siècles, était suivie. «Honore ton père et ta mère. . .» (Exode 20:12). ○

Premier-né du troupeau

PAR AMY HILLYARD JENSEN

Il est tard, et la maison et les enfants s'installent pour dormir. Même Paul, qui au cours des mois qui ont suivi la mort de son père, a tranquillement rempli les soirées de sa présence, est allé au lit, les examens trimestriels à l'université étant là.

Je veille après avoir baissé la lampe, me souvenant de cet après-midi au bureau de l'évêque. Nous avons parlé d'une mission pour Paul, et je me demande maintenant: aurait-il deviné ce qu'il y avait réellement dans mon cœur? Je dis tout ce qu'il fallait dire. «C'est à lui à prendre sa décision, président. Nous allons en discuter et prier.» Mais au-dedans de moi, je m'écriais, rebelle: Non! C'est trop tôt!

Je n'ai encore jamais dit «Non». Cela a toujours été «oui» ou «j'essayerai». Nous pouvions plus ou moins nous en tirer financièrement, et ce serait merveilleux pour Paul. Mais que feraient Susan, Billy et Joe sans leur grand frère adoré? Et où une mère trouve-t-elle la force d'envoyer son fils en mission alors que son père vient de mourir? C'était le premier-né de notre troupeau. Comment pourrais-je me séparer de lui?

Soudain les mots évoquent des souvenirs, et je vois le printemps dans le bâtiment jaune à appartements sur la colline. Le printemps, lorsque j'ai trouvé l'Eglise . . . ou qu'elle m'a trouvée.

C'est arrivé ici à Seattle, juste avant la guerre. J'avais dix-sept ans et j'aimais un garçon aux yeux bruns appelé Roger. Il était aussi inconstant que le temps de Seattle. mais le fait même que je ne savais pas d'un jour à l'autre s'il se souciait de moi ou non augmentait son charme.

Maman, qui était toute la famille que j'avais, administrait l'immeuble où nous vivions, avec son architecture pseudo-espagnole, les longs couloirs sentant le moisi et le panorama sur le Puget Sound.

Un jour, au début du printemps, Roger était venu à l'école et il m'avait raccompagnée à la maison. Nous nous attardâmes devant la porte d'entrée verte à parler de la fête de printemps à l'université où il se spécialisait dans les mathématiques.

Il ne m'avait pas encore invitée à la fête, mais je voyais que c'était son intention. Il tenait négligemment ses livres sur une hanche, appuyé contre le mur de stuc jaune tandis que j'étais assise sur la marche. C'était le bon temps. Roger me taquinait si souvent, sentant les sentiments que j'éprouvais pour lui. «Dis donc, il y a une magnifique rousse au cours d'anglais, qui s'appelle Ginger, dit-il un jour. Ça c'est une fille qui me plairait!» Et si ses paroles ne m'offensaient pas, quelque chose faisait mal au-dedans de moi parce qu'il remarquait Ginger — et que mes cheveux étaient couleur souris.

Mais aujourd'hui son humeur était différente, et il parlait de l'université. «Encore un an et tu y seras aussi, me dit-il. Je porterai tes livres.» Ses joues se creusèrent de fossettes dans un de ses rares sourires. Lorsqu'il avait cet air-là, je ne pensais pas qu'il avait la bouche faible, comme maman l'avait un jour décrite.

Puis il se pencha sur moi. «Tu seras ma compagne. Jennie», dit-il. Mon cœur, pris à l'improviste, s'arrêta de surprise, puis accéléra, pompant le sang brûlant dans mon visage. C'est à ce moment-là que la porte verte s'ouvrit et que maman passa la tête.

— Bonjour, Roger, dit-elle avec un bref sourire. Jennie, peux-tu m'aider? J'ai loué la chambre du sous-sol, et les nouveaux locataires seront là d'un instant à l'autre Ils auront besoin de vaisselle et d'ustensiles de cuisine

Comme si elle n'attendait que ce signal-là, une vieille Dodge bleue s'arrêta avec un crissement dans le parking à l'ombre de notre vieux chêne.

Maman sortit, un sourire cordial sur le visage.

— Vous voilà arrivés! Puis elle nous présenta. «Jennie, voilà Lyle Holbrook... et ceci est Bill Smith. Ma fille. Et voici Roger Daniels.

Il est bien, me dis-je, tandis que les garçons se serraient la main. C'était celui qui s'appelait Lyle que j'avais remarqué. Il avait les cheveux sombres et dans ses yeux il y avait une trace de malice. Mais ses manières étaient si franches que je me sentis fâchée contre Roger qui ne semblait jamais à l'aise quand il y avait d'autres personnes en plus de nous deux.

— Etes-vous à l'université? demanda Lyle à Roger.

— Oui, dit Roger, les yeux ternes.

— Bill et moi faisons la chirurgie dentaire. Puis Lyle me regarda et sourit.

Maman dit:

— Voudriez-vous prendre la rue latérale pour entrer au garage? Vous pourrez décharger vos affaires devant votre chambre.

Tandis que la voiture tournait le coin en grinçant, Roger montra la plaque d'immatriculation.

— On dirait que vos clients sont d'Utah.

Oui, tu as raison, dit maman. Bon, il faut que je me mette au travail. Au revoir Roger.

Tu viens Jennie?

— Oui, maman. Pourquoi ne restes-tu pas, Roger? Maman pourrait te mettre au travail aussi. Ce n'était pas par politesse que je le disais. Je ne voulais pas qu'il s'en aille.

La porte s'était refermée, mais Roger baissa la voix:

— Je ne me sens pas à l'aise près de ta maman. Je ferais mieux de partir.

J'essayai de ne pas montrer que j'étais blessée.

— Bon ça va alors, dis-je.

Il me saisit la main et la serra.

— Je te donnerai peut-être un coup de fil.

Puis, comme il commençait à s'éloigner, il ajouta:

— Tu sais, tu ferais bien de tenir ces deux types à l'œil. Ce sont probablement des mormons.

Roger avait raison pour une chose: Lyle et Bob étaient bien des mormons. Mais nous n'eûmes pas à les tenir à l'œil. Après qu'ils eurent été quelque temps dans la chambre, maman dit:

— Tu sais, je crois que ces deux garçons sont les plus braves que j'aie jamais connus.

Je savais pourquoi elle pensait cela. Comme nous étions si près de l'université, nous avions souvent des étudiants qui louaient des chambres. Mais parfois il y avait des beuveries, ou des filles venaient leur rendre visite, ou les chambres étaient sales.

Lyle et Bill n'étaient pas du tout de ce genre-là. Ils allaient à l'église et à l'école, faisaient leur lessive et leur nettoyage, et écrivaient chez eux. Lorsqu'ils allaient chercher leurs livres, ils proposaient toujours d'emmener maman en voiture au magasin quoique ce fût moi qu'elle envoyait ordinairement.

Le samedi ils faisaient leur lessive. La machine à laver de la maison était une vieille patraque dans laquelle il fallait mettre un sou toutes les quinze minutes, et par conséquent la première fois qu'ils l'utilisèrent, je descendis leur montrer comment en rester maître. Et c'est là, dans la buanderie, pleine de l'humidité de vêtements qui séchaient, que j'entendis pour la première fois les vérités de l'Evangile.

Je savais évidemment déjà quelque chose sur les mormons de par mon cours d'histoire et d'un film que j'avais vu un jour. J'avais entendu parler de Brigham Young, des pionniers et du Grand Lac Salé. Mais je ne savais absolument rien de ce que ces gens croyaient. Le nom «mormon» avait, pour une raison ou pour une autre, toujours signifié pour moi quelque étrange secte presque aussi étrangère que «bouddhiste».

— Parlez-moi un peu de votre religion, leur dis-je, sans me soucier si j'avais l'air d'être enfantinement curieuse. Ils s'exécutèrent. Ce fut une heure merveilleuse. Maintenant, toutes les fois que j'entends l'histoire des plaques d'or, je vois ces deux garçons en vieille blouse, occupés à passer des vêtements dans l'essoreuse et me parler des débuts du Livre de Mormon.

Les vêtements étaient lavés longtemps avant que ma curiosité ne fût satisfaite.

— Pourquoi ne venez-vous pas dimanche prochain à l'église avec nous, et n'amenez-vous pas votre maman? dit Lyle. Il y a tout le temps des visiteurs qui viennent, et je crois vraiment que cela vous plairait.

Je manquai de ne pas y aller; Roger avait dit qu'il me téléphonerait peut-être dimanche. Mais maman insista.

— Franchement, Jennie, ce que tu peux rêver à ce garçon! Cela lui fera du bien de téléphoner et de voir que tu es partie.

Nous allâmes donc ensemble à l'église mormone. Le bâtiment était vieux et délabré, c'était une vieille salle de la Légion américaine — pas du tout une église convenable. Mais à l'intérieur, comme de la nacre doublant la coquille rugueuse d'une huître, il y avait un esprit lumineux. Jamais je n'avais entendu chanter comme cela. Et le service, suffisamment simple pour que même le petit enfant puisse prendre part, m'émut si profondément que les larmes coulaient à flots sur mes joues. C'était étrange, mais j'avais le sentiment d'être rentrée chez moi.

Maman ne dit pas grand chose, mais je voyais que l'esprit qui y régnait l'avait touchée aussi. Quelques jours plus tard, elle invita Lyle et Bill à diner. Ils ne purent rester longtemps, mais pendant le diner nous parlâmes de l'Eglise et de ses principes.

— Je ne peux pas dire que je suis partisane de la dime, Lyle, dit ma mère: dix pour cent de votre revenu, cela semble une somme terriblement grande à payer. C'est peut-être autre chose si on est aisé, évidemment.

Lyle sourit.

— Cela semble beaucoup, je sais. Mais les bénédictions que la dime apporte ne se mesurent tout simplement pas en argent. Lorsque j'étais en mission, j'expliquais qu'une vraie dime, ce serait apporter au Seigneur les prémices de tout ce que nous possédons. Pas seulement l'argent, mais également notre temps et notre force.

Comme cela semblait étrange d'entendre de telles choses de la part de quelqu'un d'aussi jeune — quelques années seulement plus âgé que Roger. Je me demandais ce qu'il penserait. Roger et moi n'avions jamais parlé de religion; il semblait toujours s'effaroucher quand je voulais être sérieuse.

Il vint ce soir-là lorsque Lyle et Bill furent partis.

— J'ai la voiture de mon père, dit-il. Allons faire un tour.

Mon pouls accéléra. Peut-être qu'il me demanderait ce soir d'aller à la fête.

Je pris un vêtement de pluie parce qu'il avait plu, embrassai maman, sans faire attention au regard sévère qu'elle me lançait et m'envolai. Nous allâmes tout d'abord au bowling et tout alla bien. Puis quelques-uns des copains de Roger entrèrent, et tout le plaisir fut parti. Qu'est-ce qu'il leur trouve? me demandai-je, essayant de ne pas écouter leur conversation grossière.

Nous partîmes peu après et allâmes jusqu'à la falaise, où nous pouvions voir les bateaux dans le port, avec leurs lumières étincelantes dans la bruine. Roger s'approcha. J'étais occupée à réfléchir au diner avec Bill et Lyle et aux questions auxquelles ils avaient répondu. Puis, du fait que l'odeur de tabac était si forte dans l'haleine de Roger, je détournai le visage.

— Dis donc, toi, tu as été drôle toute la soirée, dit-il. Ce mormon n'a pas été piétiner mes plates-bandes derrière mon dos, j'espère? (Je savais qu'il pensait à Lyle).

— Ne sois pas idiot. Je m'éloignais avec indignation. Il est trop occupé à étudier pour penser aux filles. Et de toutes façons, Roger, c'est vraiment un type bien. Il a passé deux années en mission pour son Eglise.

— Deux années! s'exclama Roger. Eh bien, tu ne me prendrais jamais à abandonner deux années de ma vie pour être missionnaire!

Je le regardai. Son profil, du front à la bouche, était une silhouette sombre, mais une fantaisie de la lumière faisait fondre son menton en quelque chose de flou et informe.

— Roger, dis-je tristement, tu ne te soucies donc de rien?

Il rit.

— Bien sûr que si. Ce qui m'intéresse, c'est ma petite personne, voilà.

— Oh Roger! Tu n'es pas drôle du tout.» Les larmes qui s'amoncelaient me brûlaient les yeux. Il tendit la main vers moi et je le repoussai violemment.

— Bon ça va.

Il y eut un long silence que ne rompait que le rythme des essuie-glaces.

— A propos, dit-il. Je voulais te dire quelque chose. Ses paroles tombaient aussi froides et ininterrompues que la pluie au dehors. J'ai demandé à Ginger de m'ac-

compagner à la fête de l'école. Je crois que ce sera un peu trop élégant pour toi.

Puis il fit marche arrière jusqu'à la route et me ramena à la maison.

Le lendemain matin, à moitié engourdie de sommeil, je me souvins. Roger. Il m'avait descendue devant la maison sans excuse, sans au-revoir. Et l'orgueil m'avait empêchée de dire le moindre mot.

Je dis prudemment à maman ce qui était arrivé. Ses beaux yeux bruns étaient tristes pour moi, mais je savais qu'elle était soulagée.

— Il y aura d'autres garçons, dit-elle.

Mais je ne pouvais oublier si facilement que cela. Comme une main à laquelle manque un doigt, il y avait une place vide qui faisait mal. Je remplis des pages dans mon journal et griffonnai de lamentables poèmes. J'allais au cinéma avec mes amies et rentrais vite à la maison pour voir si on avait téléphoné pour moi. Et quand je voyais des couples marcher la main dans la main, je prenais grand soin de détourner les yeux.

Lyle devait savoir ce qui était arrivé. Un jour qu'il me voyait dehors, occupée à balayer le trottoir il dit:

— Allons, reprends-toi, Jennie, tu es trop jolie pour te morfondre ainsi. Je lui souris, reconnaissante. Pourquoi ne revenez-vous pas, ta mère et toi, à l'église avec Bill et moi? dit-il.

Nous retournâmes, et une fois de plus c'était comme si on rentrait à la maison. Ce devint bientôt une habitude — l'Ecole du Dimanche et la réunion de Sainte-Cène le dimanche et la SAM le mardi soir. Parfois j'allais avec maman, ou une nouvelle amie de l'Eglise venait me prendre. Bien souvent j'allais avec Bill et Lyle. Ils étaient pour moi comme les frères que j'avais toujours désirés.

Soudain tout changea. Un dimanche de mai je me rendis compte que je n'avais pas vraiment pensé à Roger depuis des semaines. Lorsque je sentais le doux parfum des glycines ou que j'entendais une chanson d'amour à la radio, tout d'un coup je me surprenais à penser à Lyle.

Ce fut un choc. Il avait toujours été amical à mon égard, mais rien de plus. Je me demandai maintenant: Pensait-il que j'aimais toujours Roger? Etais-je trop jeune? Peut-être y avait-il quelqu'un d'autre.

Mais je ne voulais pas le penser. Mon cœur romantique était plein de rêves. Je les emmenais à l'école et les ramenais chaque jour, le soir j'écrivais de la poésie dans mon esprit tandis que je trainais sur la vaisselle. Parfois, tandis que je me promenais au petit matin, la joie au-dedans de moi était une charge électrique qui devait sortir par les orteils et les doigts des mains.

Puis un samedi matin, Lyle s'approcha de la boite aux lettres dans le hall tandis que je prenais notre courrier. Il sortit les lettres de sa boite.

J'essayai de prendre un ton détaché.

— Des lettres de chez toi, Lyle? Des lettres de ta petite amie, je suppose.

— En effet, toutes les semaines, dit-il, levant les yeux de la lettre qu'il ouvrait. Puis, avec un grand sourire:

— Je ne savais pas que cela t'intéressait.

Rapidement les larmes me remplirent les yeux. Avalant désespérément, je ne pouvais parler. Lyle, qui était retourné à ses lettres, leva de nouveau les yeux, souriant toujours. Puis son expression devint sérieuse. Je baissai les yeux, mais le mal était fait. Dans ce bref moment, chacun de nous avait parlé du fond du cœur.

Sa voix était douce.

— Jennie, je suis désolé. Je ne savais pas. Il saisit mon menton qui tremblait et le leva.

Allons, allons, petite sœur, souris-moi.

Je réussis à faire un sourire et essayai de trouver quelque chose de léger et d'amusant à dire, mais rien ne vint. Je restais plantée là, à sourire et à renifler.

Il me donna son mouchoir, puis regarda avec tact par la fenêtre tandis que je me tamponnais les yeux.

— Vois-tu, Jennie, un des principes les plus merveilleux de l'Evangile, c'est le mariage éternel. C'est quelque chose qu'on m'a enseigné toute ma vie. Et même avant ma mission je savais qui était la jeune fille que je voulais épouser. Tu lui ressembles beaucoup.

Il fit demi-tour et tout d'un coup m'ébouriffa les cheveux. En fait, j'espère qu'avant que Roger ne se rende compte de ce qu'il a raté, tu seras devenue membre de l'Eglise. Il le dit légèrement, mais il y avait une question dans ses yeux.

Je réussis enfin à dire quelque chose.

— Une fois missionnaire, toujours missionnaire.

Nous rimes ensemble. Puis je rentrai dans notre appartement, tandis que Lyle descendait les escaliers pour retourner à sa chambre.

Les jours passèrent donc. J'écrivis dans mon journal, car il y avait beaucoup de pensées que je voulais rédiger et trier. Il me fallut un certain temps, mais finalement je me rendis compte que ce n'était pas vraiment de Lyle que j'avais été amoureuse. C'était simplement qu'il était le genre de personne dont j'aimerais être amoureuse un jour. Pour Roger, je ne savais pas. Parnous avions acquis un témoignage suffisamment fort pour nous charger de certaines responsabilités, nous reçumes des tâches. Ma femme fut tout d'abord invitée à être bibliothécaire puis secrétaire de l'Ecole du Dimanche. J'ai fait partie du Comité des Boy-Scouts et de la surintendance de l'Ecole du Dimanche et j'ai été secrétaire du Collège des Anciens.

Depuis que nous sommes devenus membres de l'Eglise, beaucoup de changements manifestes se sont pro-

(Suite page 26)

Que voulez-vous que le nouvel an apporte?

VOULEZ-VOUS LA PAIX?

Alors que votre propre âme soit paisible. Créez dans votre foyer un havre de sérénité; un abri contre la confusion et le désordre. «Je vous donne ma paix», dit le Seigneur.

Acceptez son don et faites sa volonté pour la recevoir.

VOULEZ-VOUS AVOIR DE LA JOIE?

Alors laissez le bonheur de la bonté, de la pratique des commandements, imprégner l'atmosphère qui vous entoure. «L'homme est pour avoir de la joie». Acceptez ce don, étant bien entendu que vous avez un rôle à jouer pour rendre votre vie joyeuse.

VOULEZ-VOUS AVOIR DE L'AMOUR?

Alors soyez aimantes et aimables. N'ayez pas peur d'exprimer votre amour par la parole et par l'action. Augmentez votre capacité d'aimer en servant les autres. Acceptez ce don d'amour de Dieu, qui est amour.

VOULEZ-VOUS AVOIR DU TEMPS?

Alors apprenez à utiliser avec plus de sagesse les heures, les minutes et même les secondes précieuses. Le temps de faire toutes les choses dont nous rêvons, c'est nous qui le faisons. Acceptez ce don du temps.

VOULEZ-VOUS AVOIR DES OCCASIONS?

Alors ouvrez les yeux aux possibilités qui sont les plus proches de vous. Si vous désirez progresser personnellement, augmentez votre perspective, créez vos propres occasions d'étudier, d'observer et de progresser. Acceptez ce don de l'occasion et travaillez à accomplir vos désirs.

Chères sœurs, nous prions que ce que vous désirez pour votre propre bien, l'an nouveau vous l'apporte. Nous espérons que la paix, la joie, l'amour, le temps et les occasions, ainsi que les désirs justes de votre cœur vous seront accordés dans cette NOUVELLE ANNEE. Que les bénédictions de notre Père céleste vous accompagnent. ○

Marianne C. Sharp

Belle S. Spafford

Louise W. Madsen

Ce fut la consternation à la cuisine de la chapelle de pieu le jour où la macédoine en gelée refusa de «prendre». Le repas était prêt, splendide. Mais à quoi cela servirait-il lorsque quatre-vingt-dix sœurs allaient passer à table dans moins de deux heures et que la macédoine devrait être servie dans des bols et mangée à la cuillère?

La macédoine avait l'air parfaite, une couleur d'un rose délicat et constituée, tout le monde le savait, de mets fins tels que petites crevettes entières, crème, ciboulette hachée et autres vrais menus de fête. Mais toutes les personnes qui secouèrent une des douze casseroles, ou essayèrent d'en constater la consistance avec un couteau, reconnurent tristement: «Elle n'a pas pris.» Les sœurs, prises de panique — toutes étaient des cordons bleus sauf une — n'étaient pas habituées à l'échec.

Consternation à la cuisine

PAR HELEN HINCKLEY JONES

— Je pense que ce serait trop tard pour ajouter de la gélatine concentrée, proposa quelqu'un.

— Beaucoup trop tard, dit une autre.

— Si nous la mettions au réfrigérateur? Proposa-t-on encore.

Des blocs de glace, cela n'avait pas l'air très appétissant.

— Il n'y a qu'à courir chercher de la salade et du thon et vite faire une macédoine, décida la principale responsable.

Avec une certaine timidité et de l'humilité, celle qui n'était pas cuisinière prit la parole. Elle était habituée à l'échec. Quand son dessert en gelée ne prenait pas elle s'en servait comme base pour un punch et le servait avec des biscuits. Quand sa crème, son pudding ou son tapioca ne voulaient pas s'épaissir, elle les servait comme jus sur des moitiés de pêches en boîtes dont elle avait enlevé le jus. Lorsque son gâteau était trop humide, elle le coupait en quartiers qu'elle couvrait avec du sucre en poudre; lorsqu'il était trop sec, elle le passait à la vapeur et le servait comme pudding avec du jus de citron. Quand elle découpait son rôti et découvrait qu'il était encore cru, elle le coupait en tranches, arrosait chaque tranche de sauce et finissait la cuisson sous la rôtissoire. La macédoine ratée, ce n'était pas bien grave; ce n'était même pas un problème.

— Achetez au marché le plus proche de la laitue, du cresson et tout ce que vous pouvez trouver en fait de légumes verts qui vous plaisent. Hachez-les mélangez-les et mettez la macédoine dessus, proposa-t-elle.

— Nous allons toutes assister aux exercices d'ouverture et nous ferons semblant de rien, dit quelqu'un. C'est ce que l'on fit. Mais pendant la leçon une des sœurs courut chercher des légumes.

— Ne dites jamais à personne ce qui est arrivé à la macédoine, fit-on promettre à tout le monde. Mais bien entendu pareil secret ne pouvait être gardé.

— C'est la meilleure macédoine que j'aie jamais goûtée, ne cessaient de répéter les sœurs.

C'est absolument délicieux. Pouvons-nous avoir la recette?

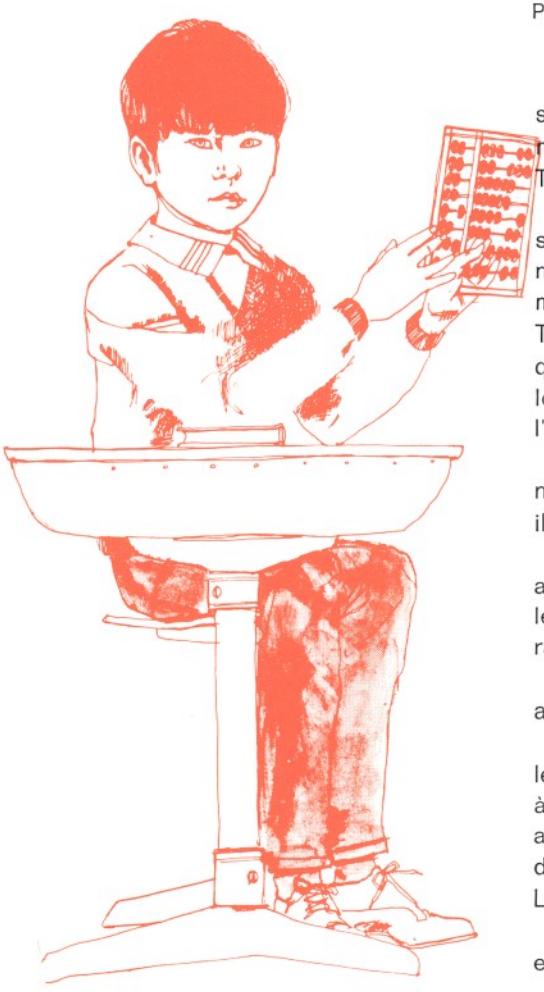
Le succès est merveilleux — il est très désirable. Mais nous avons peut-être besoin que quelques macédoines ne prennent pas pour nous apprendre à transformer la défaite en victoire. Notre ingéniosité mourrait probablement si nous ne tombions pas sur des situations inattendues. On a fait beaucoup de découvertes scientifiques importantes parce que, grâce à une petite erreur, la méthode ou les ingrédients étaient un peu différents et qu'il en résulta un nouveau produit.

— Rien ne réussit autant que le succès, dit un vieux proverbe. Formulée négativement, cette vérité pourrait être: «Rien n'échoue autant que l'échec». Mais cela n'est pas vrai. Rien ne met à contribution notre ingéniosité et nos capacités comme une «salade qui ne prend pas» à l'improviste, et il n'est pas de succès aussi doux que celui qui est né tout près de l'échec. ○

SECTION DES ENFANTS

La machine à faire des amis

PAR GAYLEENE DAUGHERTY



— Tu dois faire une bonne impression pour ta première journée à cette nouvelle école dit la maman de Yu Tang.

Yu Tang montra ses mains à l'inspection et laissa sa maman lui examiner les oreilles. Elle sourit en lui remettant son papier et ses plumes. Yu Tang ramassa le petit boulier compteur que son oncle Chu Li lui avait donné lorsque sa famille était partie pour l'Amérique.

— Ce sera ton talisman dans le nouveau pays, lui avait dit son oncle, il t'aidera à faire de nouveaux amis.

Yu Tang se sentait très nerveux en approchant de l'école. Il espérait que les autres enfants l'aimeraient et seraient amicaux.

— Si tu es amical, ils le seront aussi, lui avait dit son père ce matin.

Juste au moment où il arrivait dans le chemin de l'école, un garçon blond, à peu près de sa taille, courut pour attraper un ballon. Il heurta Yu Tang de plein fouet, et tous deux s'étalèrent. Le garçon se ramassa;

— Oh, je suis désolé. Tu n'as pas eu mal?

— Bonjour, répondit Yu Tang, en se brossant, je n'ai rien du tout.

— Je m'appelle Tommy Hatcher, dit le garçon avec un grand sourire en aidant Yu Tang à ramasser ses affaires. Tu es nouveau ici?

— Oui, c'est mon premier jour aujourd'hui, répondit Yu Tang en ramassant son boulier compteur. Je m'appelle Yu Tang.

— Tiens, qu'est-ce que c'est? dit Tommy en montrant le boulier compteur.

— C'est mon boulier compteur, répondit Yu Tang. Il ne comprenait pas pourquoi Tommy ne savait pas ce que c'était.

— Ça sert à quoi?

— A faire des problèmes d'arithmétique, dit Yu Tang. Il se demanda si ce garçon se moquait de lui.

Tommy se mit à rire.

— Tu te paies ma tête! En quelle année es-tu?

— Mon père a dit que je devais aller en cinquième année, dit poliment Yu Tang. Pour lui c'était quelque chose qui n'était pas clair, parce qu'à Hong Kong on ne met pas dans une certaine classe et on ne groupe pas par âge.

— Moi aussi, dit Tommy avec un grand sourire. Je vais te montrer notre classe.

— Merci.

Tommy se mit à rire.

— Et d'ailleurs je veux voir la figure de Miss Wilson quand tu lui diras que tu vas faire ton arithmétique sur ce truc.

Tommy conduisit Yu Tang le long d'un corridor.

— Voici notre classe.

Tommy ouvrit la porte et conduisit Yu Tang à l'estrade.

— Miss Wilson, je vous présente Yu Tang, c'est le nouveau.

Miss Wilson fit un sourire à Yu Tang.

— Je suis très heureuse de faire ta connaissance.

Juste à ce moment-là, la sonnette retentit et les enfants se déversèrent dans la classe.

— Mes enfants, dit Miss Wilson, veuillez vous asseoir tranquillement. Je désire vous présenter notre nouvel élève.

Tout le monde regarda Yu Tang et sourit. Il se sentit très timide debout devant la classe.

— Voici Yu Tang, il vient de Chine. Elle lui fit un sourire. Je suis sûre que tu aimeras être avec nous et je sais que tu pourras nous raconter des choses intéressantes sur la Chine.

Le matin se passa très bien pour Yu Tang. Il commençait à se sentir tout à fait à l'aise, et quand quelqu'un souriait, il lui rendait son sourire. Son père avait raison, tout le monde semblait très gentil. A la récréation, les enfants s'étaient tous rassemblés autour de lui pour lui poser des questions et ils lui enseignèrent des jeux.

Immédiatement après la récréation, Miss Wilson dit:

— Nous allons faire de l'arithmétique.

Les enfants sortirent des livres de leur pupitre. Yu Tang mit son boulier compteur sur le sien; lorsqu'il leva les yeux, Tommy lui faisait un grand sourire. Il se demanda pourquoi il ne sortait pas son boulier compteur à lui, mais se contenta de rendre son sourire à Tommy et donna toute son attention à Miss Wilson. Elle écrivait un problème au tableau noir: 2679 x 86. Yu Tang le résolut très rapidement, et quand Miss Wilson se retourna, il leva la main.

— Oui, Yu Tang?

— La réponse est 230 394, lui dit-il.

Miss Wilson eut l'air un peu surprise.

— Mais c'est exact! Comment as-tu trouvé la réponse si vite?

Yu Tang sourit avec bonheur en montrant son boulier compteur.

— Oh, tu ne peux pas utiliser cela ici, Yu Tang, dit Miss Wilson.

Tommy éclata de rire, et les autres enfants se joignirent à lui. Yu Tang était très embarrassé: il pensait qu'ils riaient de lui. Il s'empara de son boulier compteur et sortit en courant de la classe.

— Yu Tang, attends! cria Miss Wilson. Mais Yu Tang sortit en courant du bâtiment. Il ne ralentit que lorsqu'il arriva à la sécurité de son propre jardin.

Sa maman leva les yeux, surprise, lorsqu'il entra.

— L'école est-elle déjà finie, Yu Tang?

Il avait envie de pleurer, mais il était trop grand pour pleurer devant sa maman.

— Je ne veux pas retourner dans cette école, cria-t-il, et il courut dans sa chambre.

Sa maman frappa à la porte.

— Yu Tang, que se passe-t-il? Qu'est-il arrivé?

— Oh maman, Yu Tang lui raconta ce qui était arrivé. C'était terrible, tout le monde s'est moqué de moi, même l'institutrice.

— Je suis sûre que ce n'est qu'un malentendu, Yu Tang, dit sa maman, essayant de le consoler. J'irai avec toi demain et je parlerai à ton institutrice. Tout ira bien.

Plus tard, cet après-midi là, on frappa à la porte. Lorsque Yu Tang ouvrit, il se trouva en présence de Miss Wilson et de Tommy Hatcher.

— Pouvons-nous entrer, Yu Tang? demanda Miss Wilson.

Yu Tang savait qu'il devait être poli avec eux.

— Entrez, s'il vous plaît, je vais appeler maman.

— Yu Tang, Tommy et moi estimons que nous te devons des excuses, dit Miss Wilson. Je n'étais pas fâchée contre toi parce que tu te servais de ton boulier compteur; cela m'a tellement surprise que j'ai parlé sans penser.

— Je regrette aussi, dit Tommy, j'ai pensé que c'était amusant de te voir faire un problème là-dessus. (Tommy le regardait dans les yeux.) Mais ce ne l'était pas. Je ne voulais pas te faire de la peine, Yu Tang. J'espère que nous pourrons être amis.

Yu Tang inclina la tête.

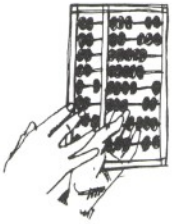
— Je regrette beaucoup aussi. Ma maman dit que ce n'était qu'un malentendu, elle avait raison. J'aimerais beaucoup être ton ami, Tommy.

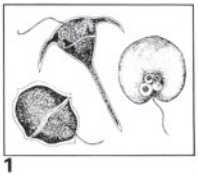
— Maintenant, Yu Tang, dit Miss Wilson, je vais te demander un service.

— Oui?

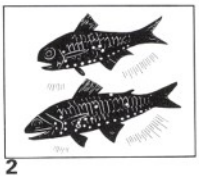
— La plupart des enfants de ta classe n'ont jamais vu de boulier compteur. Ils ont ri parce qu'ils étaient surpris de la vitesse avec laquelle tu t'en servais. Veux-tu l'apporter à l'école demain pour nous montrer comment il fonctionne?

— Avec plaisir, dit Yu Tang avec un sourire. Oncle Chu Li avait raison! Mon boulier compteur m'aidera à me faire des amis, se dit Yu Tang, et il sourit de nouveau. ○





1



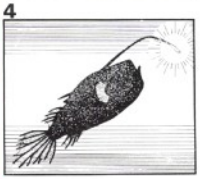
2

Merveilles de la mer

PAR JEAN ANDRÉ PORTER

3

4



Imaginez que vous traversiez la mer dans un immense paquebot transatlantique. Il est tard le soir, de sorte que le ciel et la mer sont tous deux très sombres. Tout à coup, une nappe de lumière brillante s'étale sur l'eau sur des kilomètres. Ou parfois la surface de la mer scintille d'étincelles bleu vif comme si des étoiles étaient tombées des cieux. Puis, pendant quelques instants, vous avez l'impression que le bateau fonce droit dans une masse de boules brillantes.

En fait, presque partout où vous regardez, vous pouvez voir des rubans, des taches, des nuées et des soleils de lumière blanche, bleue et verte. Cette lumière étrange qui tourbillonne dans les eaux de l'océan est si éclatante que vous pourriez, grâce à elle, lire un livre.

Cette merveille de la mer n'est pas un conte de fées mais un fait. En voici l'explication. Des milliers et des milliers de créatures marines sont capables de fabriquer de la lumière dans leur corps. Lorsque certaines substances des animaux se combinent avec l'hydrogène de l'eau, les lumières s'allument. Les vers luisants sur la terre font à peu près de la même façon leur lumière. Chose curieuse, la lumière vivante tant des vers luisants que des créatures marines est absolument froide!

Les faiseurs de lumière les plus petits des profondeurs sont les dines (leur nom complet est dineflagellés). Les dines sont si petits que vous ne pouvez pas les voir sans microscope, à moins que des millions d'entre eux ne s'attroupent et s'éclairent. Alors ils deviennent visibles dans la forme d'un nuage de lumière? Tous les dines traînent derrière eux de petits fouets qui les aident à nager. La figure 1 vous montre quelques-unes des nombreuses formes de ces animaux.

Certains dines portent une carapace — une jolie coquille très ouvragée. D'autres ne portent rien du tout.

Il y a, chez les dines, un autre fait qui est aussi étrange que leur capacité de fabriquer la lumière. Les savants ne savent pas si ce sont des plantes ou des animaux. Nous pouvons les considérer comme des curiosités qui sont moitié l'un, moitié l'autre. Tout comme les plantes, ils peuvent faire leur nourriture à partir de la lumière du soleil et de l'eau. Mais tout comme les animaux, ils mangent aussi d'autres plantes de l'océan.

Plus profondément dans la mer, on

trouve, fonçant ça et là, le poisson-lanterne.

Ces beautés de sept centimètres célèbrent-elles la Fête Nationale? On le croirait à voir leur grandiose feu d'artifices. Le poisson-lanterne peut s'éclairer grâce à la rangée de boutons de lumière qui se trouve tout autour de son corps. Ces merveilleux organes ressemblent un peu à une lanterne avec un réflecteur. On pense que les poissons-lanternes allument leur lumière pour découvrir et reconnaître leurs semblables. Peut-être, comme le pensent certains experts, utilisent-ils aussi leur lumière pour attirer d'autres créatures de la mer qui se révèlent être de délicieux repas. Quand il a allumé toutes ses lumières, le poisson-lanterne est quelque chose de très beau à voir. Et cependant beaucoup sont tout aussi beaux sans leur lumière. Et leurs corps luisent de jolies couleurs: cuivrées, argentées, bleu sombre et même rose et vert.

Le calmar n'est décidément pas beau.

Avec ses dix «bras» gigotant, ce doit être un spectacle effrayant pour les autres créatures de la mer. Beaucoup de calmars qui vivent dans les profondeurs de la mer deviennent énormes. Le plus grand que l'on ait jamais découvert avait dix-sept mètres de long.

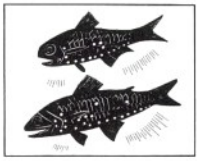
La plupart du temps, pour se protéger du danger, le calmar compte sur ses capacités de nageur très rapide. Si cela ne marche pas, il a une autre ruse qui consiste à produire un «écran de fumée» constitué par un fluide encré. Certains peuvent produire un fluide qui brille d'une lumière si éclatante que l'ennemi est aveuglé, effrayé et éperdu.

D'autres, plus paresseux, qui ne nagent pas aussi vite, doivent compter sur des organes lumineux qui les aident à se déplacer dans le féroce monde océanique. Au lieu de courir pour trouver de la nourriture, ils se trouvent un lieu de repos bien confortable et bien sûr. Puis ils «s'éclairent» et attendent. Bien vite de petites créatures marines ont la curiosité éveillée par la lumière et approchent pour découvrir ce qui se passe. Pour le calmar paresseux, le dîner est alors prêt!

Se peut-il que ce soit là une canne à pêche qui soit attachée au corps de ce petit poisson gras?
(Fig. 4).

Oui, en effet. Ce n'est pas seulement une canne à pêche, mais au bout se trouve un appât qui s'éclaire. Rien d'étonnant à ce qu'on l'appelle poisson-pêcheur, car il va vraiment à la pêche. L'organe lumineux qui danse et brille est une proie tentante pour les autres poissons. Ils pensent que c'est une fine bouchée. Certaines variétés de poissons-pêcheurs sont si gourmands qu'ils avalent des poissons plus grands qu'eux. On en connaît même une espèce qui gobe les canards et les plongeons à la surface de la mer.

Dans tous les océans du monde, ces faiseurs de lumière des profondeurs et beaucoup d'autres encore — certaines crevettes, des méduses, des vers — transforment la vie dans la mer en une merveille amusante, passionnante et brillante.



Chapitre quatre: Nouveau délit!

Résumé:

Les trois jeunes détectives, Daniel, Michel et Mauricette découvrent que M. Arnaud, dont la collection de papillons a été volée au musée, était en réalité un escroc. Ils découvrent aussi que la fortune de M. Arnaud, qui s'élève à un million cinq cent mille francs, n'a jamais été trouvée. Les coupures de journaux leur apprennent aussi qu' Arnaud est mort d'une chute dans l'escalier, qui n'était pas accidentelle. Le nom, Morio, mentionné par Arnaud avant sa mort est peut-être celui du partenaire silencieux et aussi du voleur de papillons.

Pour avoir accès à la maison Arnaud, les détectives demandent au père de Michel et de Mauricette, l'agent immobilier, la permission de leur laisser laver les fenêtres et d'épousseter le mobilier. M. Brébois, le voisin, les fait entrer et les suit d'une pièce à l'autre. Ils l'interrogent sur M. Morio, mais il prétend ne rien savoir.

Dans le cabinet de travail se trouve la reproduction d'un splendide papillon bleu peint par M. Arnaud.

Pendant les quelques journées qui suivirent, tout fut calme. On n'entendait plus parler du bandit au papillon, et la police n'annonça aucune arrestation. Cela voulait probablement dire qu'elle n'avait rien découvert non plus.

Dans un certain sens, Daniel était content parce qu'il avait pu se concentrer sur son travail au musée. Il avait travaillé dur et sans arrêt. Il en résultait qu'il avait déjà préparé plusieurs centaines de papillons.

— Daniel veux-tu bien venir m'aider à déplacer quelques caisses, dit le conservateur.

— D'accord, dit Daniel, prenant son veston qui pendait sur le dossier de la chaise.

Le Dr Dujardin s'arrêta à côté d'une petite table au bout du couloir pour prendre le journal de l'après-midi qu'un marchand de journaux apportait tous les jours. Tandis qu'il parcourait les titres, il pâlit tout à coup.

— Oh là là, ça y est, dit-il. Ils ont remis ça!

Daniel regarda le journal. Un énorme titre en caractères gras s'étalait en première page:

«Le bandit aux papillons se manifeste de nouveau».

— Ce doit être le même qui a volé les nôtres! s'exclama Daniel.

Le mystère du bandit au papillon

PAR MURRAY T. PRINGLE

Daniel lut à haute voix. L'article racontait en bref que ce matin-là, peu après l'ouverture du musée de la ville voisine, un homme portant une cagoule noire s'était précipité dans le bureau et avait menacé le personnel de son révolver.

D'une voix étouffée et rageuse, le bandit avait exigé tous les papillons qu'ils avaient et qui appartenaient à la collection Arnaud. Il secoua la tête avec impatience lorsque les dames lui proposèrent leur bourse et que les hommes sortirent leur portefeuille.

— Gardez votre argent, dit-il d'un ton mordant. Je veux les papillons Arnaud.

Quand on les lui eut remis, le bandit masqué fit entrer le personnel du musée dans la cave, ferma la porte à clef et prit la fuite avec son étrange butin.

Le lendemain, tandis que tout le monde discutait encore avec passion du vol audacieux fait en plein jour au musée de la ville voisine, il y eut un nouveau développement dans cette affaire déroutante. Les papillons qui avaient été volés lors du premier cambriolage étaient réapparus! Aussi incroyable que cela fût, on les avait découverts dans une poubelle au déversoir communal!

Le commissaire Martin avait téléphoné au Dr Dujardin pour lui apprendre la nouvelle. Il ajouta:

— Je les ferai apporter au musée lorsque notre laboratoire les aura examinés pour voir si nous ne pouvons pas découvrir d'indices. Certains d'entre eux semblent être en bien mauvais état, mais vous pourrez peut-être en faire quelque chose.

— Voilà une bonne nouvelle, commissaire, répliqua le Dr Dujardin. Je veux dire: Que vous les avez trouvés. J'espère bien qu'ils vous donneront le moyen de découvrir le coupable.

— Je l'espère aussi, fut la réponse, mais franchement j'en doute. Nous avons à faire là à un escroc très rusé.

Daniel n'était pas là pour apprendre ce dernier rebondissement. Il avait pris un jour de congé. Comme Daniel, Michel et Mauricette revenaient d'une promenade à vélo et qu'ils approchaient de la banlieue de la ville, Michel demanda:

— T'arrêtes-tu au musée?

Daniel hocha la tête.

— Pourquoi pas? Il faut de toutes façons que j'y passe. M Dujardin a peut-être quelque chose à me faire faire.

— Il est encore tôt, dit Mauricette. Est-ce qu'on peut t'aider, Daniel? Tu as dit que tu demanderais à M. Dujardin si nous pouvions le faire.

— Je l'ai oublié, dit Daniel d'un ton d'excuse, mais je vais le lui demander maintenant.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue du musée, Michel s'écria soudain:

— Eh, regardez, il y a une voiture

de police devant! Aïe, aïe, aïe, dit Daniel, j'espère qu'il n'est rien arrivé d'autre.

— C'est peut-être une bonne nouvelle, suggéra Mauricette. Peut-être qu'ils ont pris le bandit aux papillons et qu'ils le ramènent sur la scène du délit.

Lorsque le trio de jeunes détectives s'arrêta à l'entrée du musée, le commissaire Martin et le Dr Dujardin les saluèrent. Daniel demanda ce qu'il était arrivé et apprit la découverte des papillons volés.

Daniel ne savait que dire, ceci le dépassait. Ce n'était pas simplement un mystère, c'était un mystère mystérieux!

Le Dr Dujardin, le commissaire Martin et les jeunes regardèrent un agent sortir une vieille poubelle bosselée de l'arrière de la voiture de la police. Le Dr Dujardin laissa échapper un cri de consternation.

— Quelle honte! Pourquoi se donner la peine de voler des papillons pour les jeter? C'est insensé!

— C'est encore bien plus invraisemblable que cela, dit le commissaire. Je les ai fait vérifier par notre laboratoire pour retrouver des indices ...

— Avez-vous découvert quelque chose? demanda Daniel avec excitation.

Le commissaire hocha la tête.

— Non, mais nous avons trouvé ceci.

Il sortit de sa poche une enveloppe, en secoua le contenu dans sa main et le leur montra. Ç'avait été à l'origine un papillon blanc crème mais ne ressemblait plus à grand-chose maintenant.

— Mais ma parole, s'exclama le Dr Dujardin, on dirait qu'on l'a brûlé!

— C'est juste, dit le commissaire, avec un hochement de tête. On l'a brûlé. En fait, tous les papillons blancs, jaunes ou de couleur claire de cette poubelle, sans aucune exception, ont eu les ailes touchées par le feu. Dans un petit nombre de cas, ils ont été brûlés complètement comme celui-ci. Mais on n' a pas touché aux ailes sombres. Qu'est-ce que vous dites de cela?

Le Dr Dujardin secoua la tête, abasourdi.

— Je n'y comprends rien de rien, dit-il. Il s'adressa à Daniel. Rentre la poubelle, Daniel, et essaye de sauver ce que tu peux. Il secoua de nouveau la tête. C'est une honte, voilà ce que c'est!

Dans son bureau, Daniel plaça la poubelle à côté de sa table de travail. Il en fouilla prudemment le contenu jusqu'au moment où il en découvrit un dont les ailes d'un blanc crémeux montraient des traces de brûlure de couleur rousse.

Pourquoi vouloir brûler un papillon? Pourquoi seuls des papillons de couleur claire et non pas les papillons de couleur sombre étaient-ils brûlés? Et pourquoi le voleur s'était-il donné la peine de les jeter à la poubelle alors qu'il aurait été tout aussi facile de lancer le tout dans le poële?

Daniel restait là à contempler l'insecte carbonisé. Son cerveau tourbillonnait, se remplissant de questions sans réponse. Il se mettait bien à la place du pauvre commissaire Martin! Enfin les papillons avaient été récupérés et certains d'entre eux pourraient probablement être sauvés. Ceux que le bandit masqué de la ville voisine avait volés seraient-ils retournés de la même manière? Seraient-ils aussi brûlés? Si oui, pourquoi?

(Suite et fin au prochain numéro.)

ÉCOLE DU DIMANCHE

Enseigner pour changer les vies

PAR CLARK D. WEBB

Jésus a dit, il y a près de deux mille ans: «Ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux» (Matt. 7:21).

En 1905, David O. McKay, qui était alors surintendant-adjoint de l'Ecole du Dimanche du pieu de Weber, écrivait pour aider les étudiants à appliquer l'idée d'une leçon. Il dit: «Il ne suffit pas de savoir ce qui est bien, nous devons faire le bien.» Soixante-trois ans plus tard, le psychologue Victor B. Cline, après avoir cité des preuves pour montrer que le comportement religieux extérieur d'un groupe donné de personnes (y compris les Saints des Derniers Jours) «n'a presque rien à voir» avec la pratique d'une vraie charité chrétienne, écrivit: «Ces découvertes montrent bien que nous, instructeurs, échouons lamentablement si ce que l'on enseigne aux enfants et aux adultes . . . n'est pas traduit dans la conduite ou ne change pas d'une manière ou d'une autre leur vie en mieux.

Ce qui est impliqué par là est clair: Ce n'est pas la connaissance de l'Evangile qui sauve, mais l'application de ce que cette connaissance nous révèle. Instructeurs de l'Ecole du Dimanche, que faites-vous, vous, pour aider les membres de votre classe à vivre selon leur connaissance? La suite de cet article propose une manière concrète de diriger les élèves, pour employer les termes du Président McKay, «dans les voies de l'action».

La plus grande partie de l'acquisition des connaissances semble se produire en trois stades bien distincts: l'expérience → la réflexion → l'action. C'est-à-dire que nous avons tout d'abord des impressions sensorielles: nous regardons, écoutons, sentons, goûtons, touchons, scrutons, rassemblons des faits — nous cherchons. Puis nous pensons à ces expériences: nous discutons, soupesons les valeurs, demandons conseil, prions, fixons des buts, écoutons l'inspiration divine, assimilons les valeurs spirituelles — nous formons des concepts. Finalement, nous appliquons les concepts et les principes que nous avons appris: nous saisissons les occasions de faire ce que nous savons devoir faire nous agissons avec enthousiasme, nous nous freinons lorsque c'est approprié, nous faisons ce que nous croyons être bien — nous agissons.

Mettre l'accent sur la troisième étape du processus d'acquisition des connaissances — l'application — c'est aider les élèves à «faire la volonté du Père». Fixez comme but de votre leçon non pas simplement la connaissance d'un concept, mais l'action chez les membres de votre classe pour faire la preuve de leurs connaissances. Souvent les instructeurs croient qu'ils le font déjà et n'ont pas besoin de changer leur enseignement pour incorporer cette idée. Mais comparons quelques déclarations d'instructeurs qui illustrent la différence entre enseigner pour changer les vies et enseigner pour changer la connaissance. L'instructeur dirige la leçon; notez la différence entre les deux méthodes ci-après:

Pour changer la connaissance

1. «Frères nous devons aider les membres de notre Collège.»
2. «Nous devrions tous prier en famille.»
3. «Nous voyons ainsi que le service est un des principes les plus importants de l'évangile.»
4. «Mes enfants, vous pouvez voir combien c'est important d'obéir à vos parents.»

Pour changer les vies

1. «Frères, maintenant que nous sommes d'accord pour faire quelque chose de concret pour nous aider les uns les autes, quels sont les projets que vous proposez?»
2. «Si vous ne priez pas régulièrement en famille maintenant, allez-vous faire ce soir-même quelque chose pour atteindre ce but? Allez-vous vous mettre à genoux ce soir avec votre famille?»
3. «Maurice, que feras-tu cette semaine pour quelqu'un pour montrer que tu comprends le principe du service»?
4. «Mes enfants, dites-moi comment nous pouvons montrer de l'amour pour nos parents . . . Nous allons maintenant demander à chacun de vous de choisir deux choses qu'il fera au cours de la semaine pour montrer à ses parents qu'il les aime.»

Enseigner pour changer la connaissance dépend presque entièrement de l'utilisation des mots pour permettre aux étudiants d'obtenir la compréhension désirée par l'instructeur. Enseigner pour changer les vies utilise les mots moins pour dispenser des informations que pour inciter à l'action, pour aider les membres de la classe à faire des choses. L'action constitue la seule façon utile de produire l'acquisition des connaissances.

Le fait d'enseigner pour changer les vies pousse l'instructeur à demander très sérieusement: «Que fera exactement quelqu'un qui ‹comprend› véritablement l'idée que j'essaye d'enseigner à ma classe?» C'est-à-dire, quand un Saint des Derniers Jours comprend la prière, le repentir, le mariage au temple, le pouvoir de la prêtrise ou n'importe quel autre concept de l'évangile, que fait-il qu'une personne qui manque de connaissance ne fait pas?

Cet accent sur la conduite du membre de la classe peut être très fécond. Il peut diminuer la tendance qu'ont les instructeurs à croire que si les étudiants peuvent parler d'un concept, ils l'ont appris. La capacité de parler de la prière ou de l'obéissance ne garantit pas nécessairement que la personne qui parle prie ou obéit. Les paroles ne sont que des symboles qui représentent une réalité; elles ne sont jamais, dans l'enseignement de l'Eglise, la réalité elle-même.

Notre religion n'est pas simplement une idée. C'est une voie.

Le mois prochain nous présenterons quelques recommandations particulières sur la manière de rédiger pour vos leçons des objectifs qui aideront les étudiants à vivre l'Evangile. ○

Thème de la Saint-Cène pour janvier

Ecole du Dimanche des Adultes

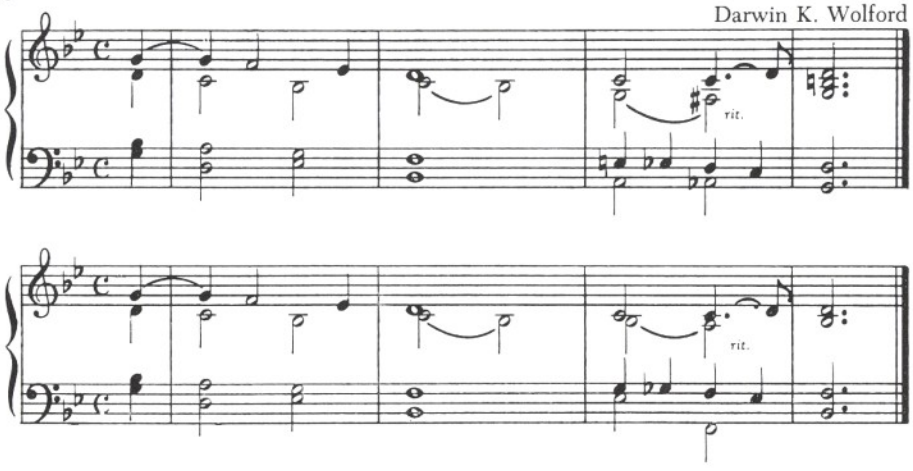
«Voici mon œuvre et ma gloire: Réaliser l'immortalité et la vie éternelle de l'homme.»

(Moïse 1:39)

Ecole du Dimanche des jeunes

«Tu aimeras ton prochain comme toi-même.»

(Matthieu 22:39)



Récitations pour le 2 février 1969

Les écritures suivantes doivent être apprises par cœur par les étudiants des cours 12 et 18 en décembre et janvier et récitées à l'unisson par les classes respectives pendant le service de l'Ecole du Dimanche du 2 février 1969.

Cours 12

(Dans cette écriture, Jean nous rappelle que nous sommes enfants de Dieu et si nous suivons sa voie, un jour nous retournerons, en tant qu'êtres glorieux ressuscités, en présence de notre Père.)

«Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est»

(1 Jean 3:2).

Cours 18

(Dans cette écriture, Jésus nous dit qu'en tant qu'enfants de notre Père céleste, nous pouvons et nous devons devenir divins en pensées et en action.)

«Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait» (Matthieu 5:48).

Le programme athlétique de la SAM

L'Eglise enseigne que toute personne doit mener une vie équilibrée. Il est certain que l'élément principal permettant d'atteindre cet équilibre, c'est la détente et le développement physique qui découlent de la pratique de l'athlétisme et des sports. Une chose très importante, c'est l'accent que l'on met sur la sportivité d'équipe et la sportivité personnelle dans les compétitions organisées.

Les activités de compétition pour les jeunes gens dans les tournois de l'Eglise, qui se tiennent annuellement à Salt Lake City, comprennent le softball, le baseball, le basketball, le volleyball et le golf. Les tournois de l'Eglise ont amené des joueurs venus de nombreux pays.

Pour permettre d'atteindre un des buts importants de la Société d'Amélioration Mutuelle, celui de fournir une récréation spiritualisée aux membres de l'Eglise, on tient dans toutes les parties du monde, des compétitions organisées. Lorsqu'on organise une SAM, on doit aussi créer des compétitions athlétiques dans les sports prédominants du pays intéressé.

Les études effectuées au cours des récentes années ont montré que le programme athlétique de l'Eglise amène chaque année quelque 1 000 convertis à l'Eglise et réactive environ 2 000 personnes. Les conversions se produisent parce que les non-membres sont frappés par les actes et la spiritualité des jeunes de l'Eglise qu'ils fréquentent. Chaque équipe, chaque personne est gouvernée par des règles strictes de sportivité, et il est attendu des entraîneurs et des officiels qu'ils observent des principes de conduite et de procédure élevés.

Au cours des saisons écoulées, quelque 2 000 équipes

soit environ 20 000 personnes ont participé au seul programme de basketball.

Voici un extrait d'une lettre écrite par un président de pieu concernant le tournoi de basketball de l'Eglise:

«Vous auriez connu une grande expérience spirituelle si vous aviez été avec nous dans la salle d'habillement lorsque notre équipe perdit le championnat du vendredi soir. Les garçons étaient bien entendu déçus, mais il n'y avait ni amertume ni reproche contre soi-même ou contre l'équipe. Il n'y avait qu'une grande appréciation pour la merveilleuse expérience qu'ils avaient eue ensemble comme amis et pour l'occasion qui leur avait été donnée de représenter leur paroisse et leur pieu au tournoi. Leur entraîneur dit: ‹Nous avons perdu devant une grande équipe, les gars. Vous avez bien travaillé. Nous pouvons être reconnaissants du plaisir que nous avons eu, des liens d'amitié que nous avons noués et du privilège de jouer ensemble et d'être dans ce tournoi.› Nous avons commencé chaque match en faisant une prière pour avoir l'aide nécessaire pour faire de notre mieux et être sportifs et le Seigneur nous a bénis.»

Tout ce qu'il faut pour faire marcher le programme athlétique de la SAM dans une région quelconque c'est avoir un dirigeant plein d'intérêt et d'enthousiasme. Il existe au sein du Bureau Général de la SAMJG un comité athlétique qui est disposé à aider chaque région à créer une organisation pour appliquer le programme et les règles du jeu de n'importe quel sport en n'importe quel endroit du monde. Il a déjà établi les règlements, les principes et les procédés de base pour lancer ou poursuivre le programme. Sur demande, un plan sera envoyé à l'autorité intéressée du pieu ou de la mission de l'Eglise. Ce programme est remarquable en ce qu'il donne à tout le monde l'occasion de connaître et de sentir le plaisir de la compétition. Le garçon n'a pas besoin d'être le plus fort, le plus grand ou le meilleur. Il n'a pas besoin d'être membre de l'Eglise.

Une personnalité bien connue dans les cercles sportifs des Etats-Unis a dit à propos des matches de notre Eglise: «Il n'est pas de ligue pour laquelle nous travaillons dont les joueurs soient des garçons aussi distingués.»

Des jeunes gens qui ne semblent guère s'intéresser aux questions religieuses pourraient être amenés sous l'influence de l'Eglise grâce aux activités athlétiques. En leur donnant ce qu'ils veulent, on peut leur faire prendre conscience de ce dont ils ont besoin pour mener une vie vraiment heureuse.

Ce programme peut être une véritable aide pour garder les jeunes gens dans l'Eglise et les aider à développer leur témoignage et leur désir de vivre dans la justice. ○

Se mettre en devoir d'être fidèle

PAR STEPHEN R. COVEY ancien Président de la Mission Irlandaise

Tandis que je faisais du travail missionaire en Irlande, j'ai maintes et maintes fois reçu une grande leçon, simple et puissante, sur le témoignage: On apprend à connaître la vérité dans la mesure où on lui est fidèle.

Apprendre la divinité de Jésus-Christ c'est autre chose que les autres sortes d'apprentissage. Ce n'est pas avant tout une question d'acquisition d'informations, de logique et de raisonnement, de preuves scripturales ou de preuves historiques. Se livrer à des développements intellectuels à ce sujet n'est qu'une pauvre solution de rechange plutôt que de vivre véritablement comme nous le devons afin d'obtenir le genre de connaissances que nous recherchons. Car le genre d'instruction requis ici est d'une espèce tout à fait différente.

Encore une fois, le principe de cette acquisition de connaissances est: Nous ne pouvons pas connaître le Seigneur par le simple fait de nous mettre en devoir de découvrir la vérité, mais en nous mettant en devoir de lui être fidèle. Ce n'est qu'en l'intégrant à notre vie que nous pouvons trouver cette vérité.

OÙ RÉSIDE LA RESPONSABILITÉ?

Le Père a promis, à quiconque se qualifie, d'accorder le témoignage de la divinité de son Fils grâce au Saint-Esprit. Nous avons donc la responsabilité de nous qualifier. Ce n'est pas le Seigneur qui doit prendre la décision d'ouvrir le dialogue. C'est nous qui devons nous changer et nous préparer à recevoir la communication qu'il a promise.

Une fois que nous comprenons clairement que «mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Eternel» (Esaïe 55:8), que personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu» (1 Corinthiens 2:11), que «si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra [la] doctrine» (Jean 7:17), alors nous nous mettons à regarder au-dedans de nous pour trouver la clef de cette connaissance. Nous demandons: «A quel point suis-je sincère? Désiré-je vraiment savoir? Suis-je disposé à payer le prix, c'est-à-dire à faire tout ce qui est nécessaire en matière d'étude, de prière, de repentir et de service pour me qualifier?»

Beaucoup découvrent que ce n'est pas du Christ, ni des prophètes qui témoignent de lui qu'ils doutent. Dans leur introspection sincère, ils ne peuvent honnêtement rejeter le blâme sur le Seigneur parce qu'ils sont incapables de recevoir un témoignage. La chose dont ils doutent véritablement, c'est de leur propre capacité de se rendre dignes. Ils sentent que l'obstacle ou la faiblesse réside en eux.

Un investigateur écrivait: «Je me demandais si je pouvais vraiment ou même si je désirais abandonner le tabac.» D'autres reconnaissent aussi, à cette crise de l'honnêteté personnelle, que le problème se trouve au-dedans d'eux: orgueil intellectuel peut-être, sensualité, désirs matérialistes ou hypocrisie. Ils voient qu'ils n'ont pas pu obtenir de témoignage de la divinité du Christ «parce que leur cœur se porte tellement vers les choses de ce monde, et aspire tant à l'honneur des hommes», qu'ils n'apprennent pas cette grande leçon . . . que les pouvoirs des cieux ne peuvent être contrôlés ou exercés que selon les principes de la justice» (D. & A. 121:35, 36).

CHANGEMENT PERSONNEL

Beaucoup de personnes n'aiment pas ce principe parce qu'il implique très souvent que l'on doit admettre certaines vérités pénibles à propos de soi-même, et qu'il promet de durs efforts pour produire un changement personnel. Il n'y a aucun moyen de couper au

court et d'éviter de reconnaître ces vérités et de faire cet effort. Il ne s'agit pas de simplement acquérir des informations tout en restant soi-même. La personne elle-même doit changer si elle veut pouvoir recevoir le témoignage de la divinité du Christ.

Ce principe menaçait les fières espérances des Juifs à l'époque du Sauveur; ceux-ci attendaient un Messie politique puissant pour prendre la responsabilité de changer le monde de sorte qu'ils ne fussent pas obligés de changer eux-mêmes. Ils pensaient que l'on trouvait la vie éternelle en sondant les Ecritures; mais le Seigneur enseigna cette doctrine «dure», à laquelle on ne peut échapper: que même les Ecritures démontrent, sans qu'il reste l'ombre d'un doute, le besoin de venir personnellement à lui, de vivre à sa manière. «Les Ecritures, dit Jésus, témoignent de moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie!» (Jean 5:39-40).

NOTRE CONSCIENCE

Nous venons au Christ aux conditions fixées par lui. Le Seigneur les a énoncées personnellement lorsqu'il était sur la terre; et il l'a fait par l'intermédiaire de ses prophètes. Ces instructions stipulent entre autres que le simple fait d'étudier les Ecritures ne suffit pas; nous devons avoir un contact vivant avec l'Esprit du Christ. Le moyen d'effectuer ce contact, c'est la conscience.

Comment dialogue-t-on avec sa conscience? Vous vous demandez peut-être honnêtement en ce moment: «Que faire pour me rapprocher du Sauveur?» Ecoutez bien. Méditez. Examinez-vous. Ecoutez de nouveau. Vous entendrez une voix vous parler; le murmure doux et léger de la conscience. Vous ne l'entendrez pas dans votre oreille. Vous la sentirez au-dedans de vous-même — tout au fond de vous-même — dans votre cœur et dans votre esprit. Elle vous dira exactement ce que vous devez faire pour vous rapprocher du Seigneur. Vous vous rendrez compte que vous avez commis des actes qui demandent repentir, vous vous souviendrez de quelqu'un envers qui vous devez être plus gentil, quelqu'un à qui vous devriez demander pardon, une habitude que vous devez surmonter, une vertu que vous devez développer. Ce que vous entendez ou sentez dans votre conscience est votre formule personnelle pour obtenir un témoignage capital et vivant de Jésus-Christ.

NOUS N'ÉCOUTONS PAS!

Le Seigneur essaye peut-être de percer jusqu'à nous tandis que nous nous endurcissons le cœur contre lui, comme le faisaient Laman et Lémuel, s'il faut en croire Néphi: «Vous avez entendu sa voix de temps en temps . . . mais vous aviez perdu le sentiment, de sorte que vous ne pouviez pas sentir ses paroles» (1 Néphi 17:45).

Nous «faisons les gestes» du culte religieux. Nos prières sont à sens unique, mécaniques et rituelles, faites par sentiment du devoir et non pas par désir. «Ils s'approchent de moi des lèvres mais leur cœur est éloigné de moi.» Il n'est pas étonnant que beaucoup d'entre nous perdent la foi en la prière: Nous n'avons pas de réponse, pas de dialogue avec le Seigneur. Nous n'écoutons pas.

Nous devons essayer «d'écouter» dans nos prières. Quand nous demandons une bénédiction particulière, écoutons silencieusement avec notre cœur pour comprendre la loi sur laquelle cette bénédiction est basée (voir D. & A. 130:20-21). Lorsque nous entendons la réponse dans notre cœur, examinons-la soigneusement et examinons-nous honnêtement pour voir si nous sommes disposés à obéir à cette loi. Si oui, répondons et engageons-nous vis-à-vis du Seigneur. Si non, ne demandons pas la bénédiction. Si nous ne sommes pas disposés à nous engager sincèrement à nous qualifier pour obtenir le témoignage vivant du Christ, nous ne pouvons nous attendre à en recevoir un.

«Ne vous y trompez pas: on ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi» (Galates 6:7).

QUELQUE CHOSE DE VIVANT

Peu de choses poussent davantage à l'honnêteté vis-à-vis de soi-même et à l'humilité qu'une prière sincère, qui écoute et qui est un dialogue. Cela nous met en contact vivant avec la lumière et l'esprit du Christ. Dans cette attitude d'honnêteté et d'humanité parfaites, d'ouverture et de dévouement, nous pouvons littéralement avoir le Saint-Esprit comme guide et comme compagnon; et il nous conférera le témoignage de la divinité de Jésus-Christ.

Quelque intelligents et érudits que nous soyons, si nous n'avons pas d'expérience réelle et personnelle avec l'Esprit de Dieu, nous n'en connaîtrons pas plus sur le Christ que l'aveugle de naissance n'en connaît sur la lumière et la vision, quelque habile qu'il soit à décrire l'anatomie de l'œil ou les propriétés de la lumière.

Ce témoignage personnel est donc quelque chose de vivant. On ne l'emprunte pas à quelqu'un d'autre ni au souvenir d'une spiritualité passée.

C'est plutôt une source «d'eau vive» (Jean 4:10), découlant d'expériences présentes et réelles obtenues grâce à la prière fervente, à l'étude, au repentir, à l'engagement par alliance, à l'obéissance et au service — le tout atteint par le principe, source de puissance, qui veut qu'on le fasse «avec une intention réelle» (voir Moroni 10:4-5).

Connaître le Christ, c'est s'efforcer constamment de lui ressembler, de participer à la nature divine (voir 2 Pierre 1:3-8). Cet état de connaissance et d'être nous qualifie à la vie éternelle (voir Jean 17:3). ○

Pour la JEUNESSE de l'Eglise

PAR SUZANNE EYESTONE

Samaritain

C'était une de ces journées de la fin de l'automne où il se met soudain à geler. C'était le dimanche matin, et je m'étais mise en route tôt pour l'église, conduisant prudemment pour éviter les plaques de verglas sur la route. La voiture devenait chaude et je chantais gaiement au rythme du moteur qui battait et toussait d'une manière nouvelle. Mon haleine givrait le pare-brise en des dessins fragiles et glacés.

Ce n'est que lorsque je m'arrêtai devant un feu rouge que je remarquai que de grosses nuées montaient en volutes à l'avant de la voiture.

— Aïe, aïe, aïe, me dis-je, j'ai abîmé la voiture.

Je me rangeai le long du trottoir, coupai le contact et sortis. Je levai le capot et contemplai le moteur. La seule chose que je savais faire, c'était enlever le bouchon du radiateur. J'avais vu papa le faire plusieurs fois.

Le bouchon était chaud et me brûla les doigts tandis que je le dévissais, le lâchant le plus vite possible. De la vapeur et de l'eau sortirent en sifflant, manquant mon poignet de peu, et formèrent encore d'autres nuées blanches dans l'air froid.

— Aïe, aïe, aïe, aïe. Je fus prise d'une angoisse nouvelle et les larmes me vinrent aux yeux, coulant en fines lignes sur mon visage.

D'autres voitures ralentirent, et les passagers regardaient. Les piétons du dimanche regardaient aussi tout en passant, les mains fermement plantées dans leurs poches.

— Aïe, aïe, aïe. Répétant constamment les mêmes mots tout en sanglotant, je m'installai dans la voiture et m'ensevelis la tête dans les mains. L'Eglise n'aurait qu'à attendre; je n'irais nulle part.

Quelques minutes plus tard, quelqu'un frappa à la vitre.

— Vous avez besoin d'un coup de main?

— Oh oui! Je hochai la tête avec soulagement et reconnaissance.

Un adolescent regardai par la vitre. De longs cheveux blonds lui descendaient sur la figure, lui couvrant presque les yeux. Il frissonna un peu et boutonna un pull-over pourpre de ses doigts fins. Une paire de «blue jeans» et des bottes de cowboy de fantaisie lui complétaient son vêtement.

— Je ne sais pas ce qui ne va pas, expliquai-je en descendant de voiture. Mon moteur s'est mis à faire de la vapeur.

Il se pencha, regarda sous le capot et toucha le radiateur.

— Où allez-vous? demanda-t-il en s'essuyant la main sur son pantalon, et examinant mes yeux cernés de rouge et mes joues couvertes de larmes.

— A l'église, répondis-je, je suis censée chanter dans le chœur.

Il leva légèrement un sourcil en entendant le mot «église» et sourit.

— Je crois que tout ce que vous avez c'est que votre radiateur est gelé. Il regardait de nouveau sous le capot.

— L'eau n'a pas pu passer, et elle a chauffé et bouilli. Il examina encore un peu et puis se redressa pour me regarder.

— Je crois que tout ce qu'il vous faudra c'est mettre quelques instants une couverture sur le radiateur, encore un peu d'eau, et puis tout ira bien.

Il sortit une couverture de sa voiture aux couleurs vives de modèle récent et couvrit soigneusement le radiateur et le capot.

— Il y a une station d'essence un peu plus loin. Je vais aller chercher de l'eau. Cela ne prendra que quelques minutes.

Il mit son moteur en route et disparut en trombe derrière le coin, les pneus crissant faiblement. Peu de temps après il était de retour et déversait dans le radiateur l'eau d'un réservoir. Il attendit pendant que je mettais la voiture en marche puis me suivit jusqu'à ce que je fusse arrivée à l'église. Puis, avec un coup de klaxon et un geste de la main, il avait disparu.

— Eh, attendez! criai-je lorsque la pensée me vint: «Je n'ai même pas dit merci». Mais au fond, comment remercier un bon Samaritain? ○

Une œuvre d'amour

«Quand vous aimez et honorez le Prophète David O. McKay, et que votre instructeur — Edwin L. Kamaucha — a une merveilleuse idée pour le montrer, vous désirez tout naturellement faire quelque chose.»

Voilà ce que dirent 40 étudiants de l'école d'Apia, dans l'ouest de Samoa, qui se sont ralliés autour de leur instructeur et se sont mis en devoir d'embellir le voisinage de McKay Falls. On a construit un fale et on lui a donné le nom du Président McKay. Suite à une visite qu'il a faite là-bas, George R. Hill fils, surintendant général-adjoint de la SAMJG a pris des dispositions pour que l'on y envoie du continent une plaque de cuivre. Les garçons ont ouvert un chemin jusqu'à l'étang dans le coin réservé aux loisirs. Ils ont retravaillé le chemin jusqu'à McKay Falls et l'ont rendu praticable pour les nombreux visiteurs qui viennent dans la région. Les jeunes filles ont planté du taro et rassemblé des pierres qui seront écrasées pour être utilisées dans la construction d'un chemin sec et sûr dans cet endroit verdoyant, beau et sacré.

Deux convertis regardent l'Eglise

PAR ED PRUYN

Frère Edward Pruyn, qui a été bibliothécaire de la paroisse de Trenton (New Jersey) est mort l'année dernière.

Nous ne savions pas que nous recherchions une Eglise. Nous l'avons découverte presque par accident en regardant le film du pavillon de l'Eglise à l'Exposition de New York. Ma femme et moi étions essentiellement comme les autres, quoique peut-être dotés d'une curiosité assez vive. Comme les autres, nous voulions connaître les réponses à trois questions: D'où venons-nous? Où allons-nous? Que faisons-nous ici? Nous sommes sûrs que tout le monde s'est posé ces questions d'une manière ou d'une autre. En beaucoup de cas, comme dans le nôtre, nous ne les posions pas à haute voix, mais au-dedans de nous nous nous les étions posées de nombreuses fois.

Le film de l'exposition internationale attira notre attention sur ces problèmes. Près d'une demi-heure après que nous eussions quitté le pavillon, nous nous demandâmes l'un à l'autre si nous pouvions croire le message que le film avait porté à notre attention. Nous décidâmes non seulement que nous pouvions croire le message — ce serait une croyance merveilleuse — mais également que nous devions croire le message. Nous avions signé le registre des hôtes au pavillon, et lors des visites ultérieures de la part des missionnaires, nous en apprîmes davantage sur le message que l'Eglise apportait au monde. Nous fûmes finalement baptisés le 19 septembre 1964.

Quelle est l'attitude de nos voisins à notre égard maintenant que nous sommes Saints des Derniers Jours? Nous vivons dans une région cosmopolite, et il est rare que nous parlions de religion. Mais nous n'avons pas tenu secrète notre affiliation religieuse, et nos voisins sont stupéfaits de ce que nous sommes volontairement devenus membres d'une Eglise qui a une position si ferme contre le café, le thé, le tabac et l'alcool. Dans notre région, ces quatre substances sont abondamment utilisées et sont presque devenues une nécessité dans les assemblées de voisins, mais nos voisins nous acceptent, nous et nos croyances, et leur amitié et leur sollicitude de bon voisinage ne se sont jamais altérées.

Nous sommes fiers d'être devenus membres de l'Eglise et tout aussi fiers de l'héritage que l'appartenance à l'Eglise nous a donné. Nous avons lu et étudié l'histoire de l'Eglise et savons ce que les autres ont payé pour avoir l'Evangile. C'est un héritage et un défi que l'on ne peut pas prendre à la légère. Dès que l'Episcopat estima que

duits dans notre vie — certains, peut-être la plupart d'entre eux, n'ont été manifestes que pour nous. Un des plus importants est que nous avons trouvé une paix et une satisfaction que nous n'avions encore jamais connues. Tout d'abord c'est avec répugnance que nous utilisâmes les termes frères et sœurs quand nous parlions aux autres membres de la paroisse. Nous nous rendîmes compte plus tard de ce que signifiaient vraiment les termes frères et sœurs quand nous allâmes au temple pour être scellés pour le temps et l'éternité. Les personnes qui se trouvaient ce jour-là au temple oublièrent toutes leurs préoccupations personnelles pour aider deux étrangers.

Ensuite, deux mois après que nous fûmes revenus du temple, j'eus une grave crise cardiaque. Les frères et les sœurs de notre paroisse apportèrent toute espèce d'aide: tondre la pelouse, peindre la maison, aider aux travaux ménagers et faire les repas. Cela nous donna le sentiment de faire partie d'une fraternité dont l'expression ne connaissait pas de limites et cette expression revêtait des formes très tangibles.

Notre façon de penser changea d'une autre manière encore: nous connaissons une personne qui a une formation technique et des talents qui sont extrêmement nécessaires et demandés. Cependant elle aime l'alcool et a accepté toutes sortes de menus travaux pour satisfaire son besoin de boisson. Tout d'abord elle nous dégoûtait et sa présence nous gênait lorsque nous nous trouvions dans une assemblée. Notre attitude actuelle c'est: Voilà un homme qui a besoin d'aide; comment pouvons-nous la lui donner? Pour nous c'est un changement d'esprit radical.

Nous avons également découvert à quel point la prière peut être efficace et nous savons qu'elle est extrêmement efficace lorsque vous priez pour quelqu'un d'autre. Ce ne sont là que quelques-unes des nombreuses choses que nous avons apprises depuis que nous sommes devenus membres de l'Eglise — des choses que l'on ne peut pas prouver par les livres ou les éprouvettes, mais nous savons qu'elles sont vraies.

L'épreuve véritable de notre foi est venue lors de ma crise cardiaque. Nous savions tous les deux, pendant la crise même, ce qui se produisait. Au cours des quelques minutes qui précédèrent l'arrivée de l'ambulance, nous parlâmes ensemble, nous accordant pour dire que nous étions très bénis. Nous avions été mariés pour le temps et l'éternité, et nous savions que si nous devions être séparés, ce ne serait que pour peu de temps.

A l'hôpital, nous eûmes beaucoup d'occasions de dire aux autres patients comment nous pouvions être joyeux et contents. Un jour, un prêtre catholique qui visitait régulièrement les malades me dit qu'il avait été à Salt Lake City, qu'il avait visité le Square du Temple. Il s'informa de notre programme missionnaire, demanda qui étaient les hommes qui faisaient ces missions et comment ils étaient choisis. Il eut la stupéfaction d'apprendre que la plupart des missionnaires avaient épargné pour aller en mission et qu'ils n'étaient pas soutenus financièrement par l'Eglise.

Il est difficile de dire tout ce que l'Eglise a été pour nous. Nous envions ceux qui ont été mormons toute leur vie, et cependant nous sommes heureux aussi d'être convertis: Nous avons vu et fait l'expérience du peu de choses que l'autre côté a à offrir.

Suite de la page 14

fois je pensais à lui, mais prudemment, comme on touche légèrement une blessure qui vient de guérir.

Puis un soir il vint. Comme cela lui ressemblait d'agir comme si tout entre nous était comme auparavant. C'était un samedi après le dîner, et il voulait que j'aille danser avec lui.

— Désolée, Roger, lui dis-je, j'ai d'autres plans.

Il me regarda un sourcil levé.

— Ecoute, Jen, dit-il doucement. Excuse-moi de ne pas avoir téléphoné. Tu sais, je ne suis pas sorti avec Ginger. Je crois que j'étais seulement jaloux du type d'en bas.

Ses yeux sombres aux paupières lourdes avaient toujours le pouvoir de m'émouvoir. Un instant j'hésitai. Ceci aurait pu signifier tant de choses un mois plus tôt. Je voulus pleurer. Mais maintenant c'était trop tard. Ce qu'il offrait avait aussi peu de valeur qu'un dollar moulé dans du sable pour quelqu'un qui a aperçu une perle. Comment pourrais-je maintenant me contenter de quelque chose de moins?

— Désolée, Roger, dis-je encore. Je vais à une fête de la SAM ce soir. Tu vois, j'ai décidé de devenir Sainte des Derniers Jours.

Nous nous dîmes donc au-revoir, Roger avec un petit sourire pincé qui me fit plus de mal qu'il aurait pu le croire.

L'heure est tardive, et je suis lasse de me souvenir. Demain, l'évêque téléphonera, et je suis prête. Je me demande maintenant, à quoi aurait ressemblé ma vie si je n'avais pas connu Lyle Holbrook?

Je ne crois pas que j'aurais jamais épousé Roger, mais qui sait? Autrefois je pensais que la vie est un fleuve qui conduit finalement, d'une manière ou d'une autre, à la mer. Quel que soit l'itinéraire, me disais-je, nous ne pouvons échapper à notre retour à Dieu. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Un jeune cours d'eau, détourné de son lit naturel, peut s'assécher ou se laisser prendre dans un étang stagnant.

A cause de cela, mon cœur est plein de reconnaissance envers Lyle Holbrook et l'Eglise, qui envoie des jeunes gens comme lui prêcher l'Evangile dans le monde. Car c'est dans l'Eglise que j'ai rencontré mon mari, Jim, et dans l'Eglise que nous avons été mariés pour le temps et toute l'éternité.

Maintenant l'appel a été donné au premier de notre troupeau. Y a-t-il quelqu'un, quelque part, qui attend le message qu'il peut apporter? Si oui, alors Paul doit le lui porter. Le Seigneur m'a donné vingt années de la vie de mon fils. Deux années sont si peu de choses à donner en retour.

Lorsque l'évêque téléphonera, Paul sera fier de lui donner sa réponse. Quant à moi, j'ai véritablement fait mon choix le soir où j'ai dit au-revoir à Roger. ○

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
chapitre 2 - Hommes de l'Orient

I. Noms étranges

On peut clairement discerner la marque de l'Egypte sur le peuple de Léhi dans les noms de ces gens et de leurs descendants. Ensemble les noms hébreux et égyptiens constituent l'écrasante majorité et se présentent avec une fréquence à peu près égale, ce qui est exactement ce à quoi on s'attendrait après l'affirmation de Mormon que les deux langues étaient utilisées parmi eux (et qui ne serait certainement pas le cas si l'hébreu était la seule langue parlée), mais les éléments hittites, arabes et ioniens ne manquent pas. Considérons tout d'abord quelques noms égyptiens, en opposant les noms du Livre de Mormon (LM) à leurs équivalents du Vieux Monde (VM)[1].

Aha, (LM) fils du commandant en chef néphite.

Aha (VM) nom du premier pharaon; il signifie «guerrier» et est un mot courant.

Aminadad (LM) missionnaire néphite de l'époque des Juges.

Amanathabi (VM) chef d'une ville cananéenne sous la domination égyptienne. Le nom est de l'égyptien «réformé».

Ammon (LM) nom le plus courant du Livre de Mormon.

Ammon (Amon, Amun) (VM) le nom le plus grand de l'empire égyptien: le grand Dieu universel de l'empire.

Ammoni-hah (LM) nom d'un pays et d'une ville.

Ammuni-ra (VM) prince de Beyrouth sous le gouvernement égyptien. Le nom ci-dessus peut avoir le même rapport avec celui-ci que

Cameni-hah (LM) général néphite, avec

Khamuni-ra (VM) nom de personne d'Amarna, peut-être l'équivalent de Ammuni-ra (Knudtzon, p. 1561).

Cezoram (LM) grand juge néphite.

Chiziri (VM) gouverneur égyptien d'une ville syrienne.

Giddonah (LM) a) grand prêtre qui jugea Korihor
b) père d'Amulek.

Dji-dw-na (VM) nom égyptien de Sidon.

Gidgiddoni et Gidgiddonah (LM) généraux néphites.

Djed-djhwt-iw-f et **Djed-djhwti-iw-s** plus **ankh** (VM) noms propres égyptiens (Ranke 412, 8 et 9) signifiant respectivement «Thoth a dit: il vivra» et «Thoth a dit: Elle vivra». Suivant ce modèle, les deux noms néphites signifient respectivement «Thoth a dit: Je vivrai» et «Thoth a dit: Nous vivrons».

Giddianhi (LM) chef et général pillard.

Djhwti-anki (VM) «Thoth est ma vie»; voir ci-dessus.

Gimgim-no (LM) ville de Gimgim, comparez le biblique No-Amon, «Ville d'Amon».

Kenkeme (VM) ville égyptienne, cf. Kipkip siège de la dynastie égyptienne de Nubie.

Hen (LM) frère du premier Amon.

Hem (VM) signifie «serviteur» particulièrement d'Amon, comme dans le titre «Hem tp n'Imn»; «serviteur principal d'Amon» que détenait le grand-prêtre de Thèbes.

Hélaman (LM) grand prophète néphite.

Her-amon (VM), «dans la présence d'Amon», comme dans le nom propre égyptien Heri-i-her-imn. (Ranke 252.15). Le sémitique «l» est toujours écrit «r» en égyptien, qui n'a pas de «l». Inversement l'égyptien «r» est souvent écrit «l» dans les langues sémitiques.

Himni (LM) fils du Roi Mosiah.

Hmn (VM) nom du dieu-faucon égyptien, symbole de l'empereur.

Korihor (LM) agitateur politique dont s'empara le peuple d'Amon.

Khérihor (également écrit Khurhor, etc) (VM) grand-prêtre suprême d'Ammon qui s'empara du trône d'Egypte à Thèbes vers 1085 av. J.-C.

Manti (LM) nom d'un soldat néphite, d'un pays, d'une ville, d'une colline.

Manti (VM) forme sémitique d'un nom propre égyptien par exemple Manti-mankhi, prince de Haute Egypte vers 650 av. J.-C. C'est une forme tardive de Month, dieu de Hermonthis.

Morianton (LM) nom d'une ville néphite et de son fondateur; cf. la province néphite de Moriantum.

Meriaton et Meriamon (VM) noms de princes égyptiens respectivement «bien-aimé d'Aton» et «bien-aimé d'Amon».

Néphi (LM) fondateur de la nation néphite.

Néhi, Néhri (VM) nobles égyptiens célèbres.

Nfy était le même nom que celui d'un capitaine égyptien. Puisque le LM insiste sur «ph», **Néphi** est plus proche de **Nihpi** nom original du dieu Pa-nepi, qui a peut-être même pu être Néphi (Spiegelberg, dans JEA XII, 35).

Paanchi (LM) fils du Pahoran, père, prétendant au jugement suprême.

Paanchi (VM) fils de Kherithor, a) grand-prêtre suprême d'Amon, b) gouverneur du sud qui conquit toute l'Egypte et fut grand-prêtre d'Amon à Thèbes.

Pahoran (LM) a) grand juge suprême, b) fils du personnage du même nom.

Pa-her-an (VM) ambassadeur d'Egypte en Palestine où son nom a l'orthographe «réformée» Pahura; en ég. sous sa forme Pa-her-y, il signifie «le Syrien» ou l'Asiatique.

Pacumeni (LM) fils de Pahoran.

Pakamen (VM) nom propre égyptien signifiant «aveugle»; également **Pamenches** (grec Pachomios), commandant du sud et grand-prêtre de Horus.

Pachus (LM) chef révolutionnaire usurpateur du trône.

Pa-ks et Pach-qs (VM) nom propre égyptien. Comparez Pa-ches-i, «il est loué».

Sam (LM), frère de Néphi.

Sam Tawi (VM) égyptien «unificateur des pays» titre pris par le frère de Nehri en montant sur le trône.

Seezor-am et Zeezr-om (LM) respectivement juge dépravé et homme de loi, le dernier nom étant également le nom d'une ville.

Zoser, Zeser etc, (VM) gouverneur de la troisième dynastie, un des plus grands pharaons.

Zemna-ri-hah (LM) nom propre égyptien; les mêmes éléments que ci-dessus dans un ordre différent — pratique égyptienne courante.

Zeniff (LM) chef d'une colonie néphite.

Znb, Snb (VM) éléments très courants dans les noms propres égyptiens, cf. Senep-ta.

Zenoch (LM) selon divers auteurs néphites, un ancien prophète hébreu.

Zenekh (VM) nom propre égyptien, autrefois un dieu-serpent.

On remarquera que les noms comparés ne sont jamais **exactement** les mêmes, sauf dans le cas des monosyllabes Sam et Hem. Aussi étrange que cela paraisse, cela confirme fortement leur origine commune, puisque les noms doivent fatalement subir certains changements avec le temps et la distance, tandis que si la ressemblance était parfaite, nous serions obligés de l'attribuer, aussi fantastique que cela puisse paraître, à une simple coïncidence. Il **doit** y avoir des différences; et encore, ces différences ne doivent pas être marquées au petit bonheur, mais montrer des tendances précises.

Cela nous amène à un aspect extrêmement impressionnant des noms du Livre de Mormon.

Prenons par exemple le cas d'Amon. Etant un nom tellement populaire, on s'attend à ce qu'il se trouve dans des composés aussi bien qu'isolé et en effet c'est l'élément le plus courant des noms composés, dans l'Ouest comme en Egypte. Mais dans les noms composés, Amon ou Amun change de forme en suivant une règle générale. Gardiner dans son «Egyptian Grammar» (page 431) dit:

> Une classe très importante de noms de personnes est celle qui contient des noms dits théophores, c'est-à-dire, des noms composés dont un élément est le nom d'une divinité. Or dans les transcriptions gréco-romaines il est de règle que lorsqu'un nom divin de ce genre se trouve au **commencement** d'un composé (les italiques sont de Gardiner), ce nom est moins fortement vocalisé que lorsqu'il est indépendant ou à la fin d'un composé.

L'auteur poursuit alors en montrant que dans de tels cas, Amon ou Amun devient régulièrement Amen, tandis que dans certains cas, la voyelle peut entièrement disparaître. Il suffit de considérer Aminidab, Aminadi, Amminihu, Amnor etc., dans le Livre de Mormon pour voir à quel point la règle s'applique bien sur le Continent américain. D'autre part, dans le nom Hélaman la vocalisation forte reste, puisque le «nom divin» n'est pas énoncé au **commencement** du composé. Puisque le sémitique «l» doit toujours être rendu «r» en égyptien (qui n'a pas de «l») Hélaman apparaîtrait nécessairement en égyptien «non réformé» sous la forme typiquement égyptienne de Haramon.

La grande fréquence de l'élément Mor- dans les noms propres du Livre de Mormon s'accorde d'une manière frappante avec le fait que dans les listes de noms égyptiens établies par Lieblein et Ranke l'élément Mr est de loin le plus courant après seulement Nfr.

Dans un article paru en avril 1948 dans l'Improvement Era, l'auteur attirait l'attention sur la tendance particulière qu'avaient les noms du Livre de Mormon à se concentrer en Haute Egypte à Thèbes et dans le sud de Thèbes. A l'époque, il ne savait pas comment expliquer cet étrange phénomène, mais la réponse est maintenant claire. Lorsque Jérusalem tomba, la plupart des contemporains de Léhi qui s'échappèrent se rendirent en Egypte, où leur colonie principale semble avoir été située à Eléphantine ou Yeb, au sud de Thèbes. En fait, il semblerait que la colonisation principale d'Eléphantine eut lieu à cette époque et en provenance de Jérusalem[2]. Quoi donc de plus naturel que les réfugiés qui s'enfuirent en Egypte en venant de la Jérusalem de Léhi eussent des noms du Livre de Mormon, puisque le peuple de Léhi puisa ses noms à la même source?

Il y a une objection sérieuse à l'utilisation des noms du Livre de Mormon comme preuve philologique que l'on ne doit pas laisser sans réponse. En voyant devant lui ces mots étranges, comment Joseph Smith, illettré, aurait-il pu savoir comment les prononcer? Et en les entendant, comment son secrétaire à moitié instruit aurait-il pu savoir les écrire phonétiquement? Il faut se souvenir que ces noms ne sont pas des traductions en anglais comme le reste du livre, mais restent des échantillons de langue néphite authentique. A elles deux, les supputations du prophète quant à la manière de les prononcer et les supputations d'Olivier Cowdery quant à la transcription devraient fatalement faire un massacre complet des titres originels. Seulement, personne ne devina. Selon David Whitmer et Emma Smith dans des interviews qui parurent dans **The Saints Herald** (XXXI [1884], pp. 396 et suivants) et sur lesquelles Preston Nibley a attiré l'attention de l'auteur, Joseph ne prononçait jamais les noms propres qu'il rencontrait sur les plaques au cours de la traduction, mais **les épelait toujours.** Il ne fait donc aucun doute que, tels qu'il sont, ils sont censés être aussi précis et authentiques qu'il est possible de les rendre dans notre alphabet.

Mais l'Egypte n'était pas tout. La Palestine a toujours été un creuset et ce, plus que jamais à l'époque de Léhi, au moment où le Proche-Orient tout entier se mélangeait de manière approfondie sous l'effet du commerce et de la guerre. Les listes d'ouvriers spécialisés vivant à Babylone immédiatement après la chute de Jérusalem révèlent un mélange preque incroyable de types[3].

Etant donné que Joseph Smith avait accès à l'Ancien Testament, il ne sert à rien de donner la liste des noms hébreux, mais leurs **formes** dans le Livre de Mormon sont significatives. La forte tendance à terminer en **-iah**

est très frappante, car la vaste majorité des noms hébreux qui se trouvent à Lakish se terminent de la même manière, révélant que les noms en **-iah** étaient à la mode à l'époque de Léhi[4]. Les noms hébreux découverts en d'autres endroits sur d'anciennes poignées de cruches ont également une consonance apparentée au Livre de Mormon: Hezron, Mamshath, Ziph (LM Ziff), Jether, Epher, Jalon, Ezer, Menahem, Lecah, Ammon (LM Amnor), Zoheth, etc[5], ne seraient jamais suspects si on les insérait dans une liste de noms du Livre de Mormon. Le Livre de Mormon donne le **type** correct de noms hébreux.

Ce qui est surprenant, c'est qu'un certain nombre de noms du Livre de Mormon sont probablement hittites et que certains le sont indubitablement. C'est ainsi que si Manti suggère l'égyptien Monti, Manti, Menedi, etc., il rappelle également le nom égyptien d'une ville hittite, Manda, et un élément caractéristique des noms hurriens (une grande partie du hittite est en réalité hurrien comme l'a montré le professeur Goetze), -anti, andi, également assez commun dans le Livre de Mormon[6]. De même Kumani, Kumen-onhi, Kisk-kumen (ég.- hittite Kumani, ville importante), Seantum (égypt.-hittite Sandon, Sandas), Akish (égypt.-hittite Akish, nom de Chypre), Gadiani (égypt.-pour désigner une ville hittite, Cadyanda)[6].

Leur forme égyptienne implique que ces noms touchèrent Léhi non pas directement mais par des itinéraires normaux, bien qu'il ait été récemment montré que certains des contemporains importants de Léhi étaient Hittites et que les colonies et les noms hittites survivaient encore de son temps dans la région montagneuse de Judée[7].

La présence des noms Timothée et Lachoneus dans le Livre de Mormon est tout à fait normale, aussi étrange que cela puisse paraître à première vue. Depuis le quatorzième siècle avant Jésus-Christ au plus tard, la Syrie et la Palestine étaient en contact constant avec le monde égéen, et depuis le milieu du septième siècle, les mercenaires et les marchands grecs, intimement liés aux intérêts égyptiens (les meilleurs mercenaires égyptiens étaient grecs), pullulaient dans le Proche-Orient[8].

Le peuple de Léhi, même à part ses activités mercantiles, n'aurait pas pu éviter d'être en contact avec ces gens en Egypte et surtout à Sidon, que les poètes grecs, même à cette époque, célébraient comme étant le grand centre commercial du monde. Il est intéressant de noter en passant que Timothée est un nom ionien, puisque les Grecs de Palestine étaient Ioniens (de là le nom hébreu donné aux Grecs,: «Fils de Javanim»), et — puisque «Lachoneus» signifie «Laconien» — que les plus anciens commerçants grecs étaient des Laconiens, qui avaient des colonies à Chypre (Livre de Mormon Akish) et faisaient évidemment commerce avec la Palestine[9].

Il semble que pour une raison ou pour une autre, les Juifs, au commencement du sixième siècle avant Jésus-Christ, ne voulurent plus rien avoir de commun avec les noms en Baal. Un examen des listes de noms d'Eléphantine révèle que « . . . Le changement des noms en Baal, par substitution, s'accorde avec la prédiction d'Osée que les Israëlites ne s'en serviraient plus, et par conséquent il est extrêmement intéressant de constater que les découvertes archéologiques les plus récentes confirment le prophète, car sur environ quatre cents noms de personnes dans le papyrus d'Eléphantine, il n'en est pas un qui soit composé de Baal[10].

Puisque Eléphantine était colonisée en grande partie par des Israëlites qui s'étaient enfuis de Jérusalem après sa destruction, leurs noms de personnes devraient montrer les mêmes tendances que ceux du Livre de Mormon. Bien que le traducteur de cet ouvrage ait pu, par l'exercice d'une ruse surhumaine, avoir été averti par Osée 2:19 qu'il devait éviter les noms en Baal, cependant le sens de ce passage est si loin d'être évident qu'en 1942 encore, Albright trouve « . . . très significatif que des sceaux et des inscriptions de Judée qui . . . sont très nombreux au septième et au début du sixième siècle, semblent ne jamais contenir de noms en Baal[11]. C'est en effet très significatif mais pas plus que l'étrange clairvoyance que manifeste le Livre de Mormon dans ce domaine.

Parlant de la présence d'un petit nombre de noms arabes dans l'Ancien Testament, Margoliouth observe: «Considérant . . . que les noms écrits sont ceux d'une fraction infinitésimale de la population, la coïncidence est extraordinaire[12]». Cette considération s'applique avec une force multiple au Livre de Mormon où les nombreux noms coïncidant avec les formes du Vieux Monde ne représentent «qu'une fraction infinitésimale» de la population néphite.

Notes

1. On peut trouver les noms égyptiens dans Hermann Ranke, Die aegyptischen Personennamen (Hamburg, 1934), J. Lieblein, Dictionnaire de Noms Hiéroglyphiques (Christiania, 1871), Knudtzon, Die Amarna-Tafeln, épars dans tout le JEA.
2. W. F. Albright, Archeol. and the Relig. of Israel p. 5 et suivant.
3. Albright, «King Joiachim in Exile», Bibl. Archaologist V (Dec. 1942), p. 51.
4. J. Torczyner, The Lachish Letters p. 198. Nous suivons l'orthographe utilisée dans le texte de Torczyner's plutôt que les transcriptions de sa liste.
5. R. A. S. Macalister, «The Craftsmen's Guild of the Tribe of Judah», PEFQ 1905, 328 et suivant.
6. E. A. Speiser, Introduction to Hurrian, dans Annual of Am. Schools of Or. Research XX (1940), index. Mais J. D. C. Lieblein, Schiffahrt am Rothen Meere, p. 143 trouve le nom Anti dans l'extrême sud. Autres noms égypto-hittites dans JEA X 108 et suivants; XI, 20, 24, (Cadyanda), 31; XVIII, 27-29; 43 (Sandon) 35, 38, 40 (Akish).
7. E. O. Forrer «The Hittites in Palestine», PEFQ 1937, 100 et suivants, 114 et suivants.
8. R. H. Pfeiffer, «Hebrews and Greeks before Alexander»; Jnl. Bibl. Lit. (1937), 91–94, 101; Albright, «. . . Cretan Mercenaries on the Coast of the Negeb» Jnl. Pal. Or. Soc. I (1921) 187–194; J. G. Milne, das JEA XXV (1939), 178 et suivant; F. B. Welch, dans PEFQ, 1900, 342 et suivants. A Tel-el-Hesy, juste à l'ouest de Lakish, «l'influence grecque commence en 700 et continue jusqu'au sommet . . .» W. M. F. Petrie dans PEFQ 1900, 235. Nelson Glueck dans BASOR 80 (1940) p. 3, et 83 (1941), 25–29.
9. Meyer, G. d. A. II, 1. 553.
10. J. Offord, «Further Illustrations of the Elephantine Aramaic Jewish Papyri», PEFQ 1917, p. 127.
11. Archaeol. & the Relig. of Israel, p. 160.
12. D. S. Margoliouth, The Relations between Arabs and Israelites Prior to the Rise of Islam (The Schweich Lectures: London 1924), p. 13.

James M. Paramore, Président
de la Mission Franco-Belge.

Un pouvoir plus fort que la mort

On racontait récemment qu'un petit garçon avait été blessé dans un accident de voiture et envoyé à l'hôpital où il lutta vaillamment pour rester en vie. Il avait un besoin urgent de sang d'un type très rare. On demanda à sa petite soeur si elle voulait donner pour son frère un peu de son précieux sang au docteur. Après la transfusion, couchée sur le lit d'hôpital, elle ouvrit les yeux et demanda: «Quand vais-je mourir?» Elle avait cru qu'elle devait donner sa vie pour sauver celle de son frère. Cette histoire est un magnifique exemple «d'un pouvoir plus fort que la mort».

L'histoire d'une nouvelle convertie illustre également l'importance d'une force puissante dans notre vie. Bien que n'étant membre de l'Eglise que depuis quelques heures, cette maman comprenait très bien l'évangile et en dépit d'un salaire très peu élevé, elle paya sa dîme trois mois à l'avance en remerciement de ses bénédictions et comme une réelle démonstration de sa gratitude. Cette excellente soeur était atteinte d'une maladie apparemment incurable et demanda et reçut une bénédiction spéciale des mains de l'apôtre Howard W. Hunter, pendant sa récente visite dans notre mission. Quelque chose d'extraordinaire arriva pendant cette bénédiction: elle commença à pleurer sans pouvoir s'arrêter ni se dominer. A la fin de la bénédiction, elle était si faible qu'on dut la porter hors de la pièce. Bien que ceci fût très inhabituel, nous pensions alors qu'elle avait simplement été impressionnée par l'événement. Plusieurs jours après nous reçûmes une lettre d'un missionnaire de la ville où elle habitait, qui nous donnait une explication touchante de la bénédiction de cette nouvelle sœur. Pendant qu'on la bénissait et bien qu'elle eût de graves problèmes de santé elle-même, elle pria pour la santé de ses deux fils et de sa mère: ils avaient tous été malades, l'un des fils avait été hospitalisé et sa maman marchait depuis des années avec des béquilles. Après la bénédiction, et après qu'elle eût retrouvé ses forces, elle rentra chez elle et apprit que celui de ses fils qui était à l'hôpital était rentré et que l'autre, qui souffrait beaucoup de plaies dans la bouche était guéri et pouvait manger des fruits acides; lorsqu'elle entra dans la pièce, sa maman qui, depuis des années, devait marcher avec des béquilles, accourut par ses propres moyens, sans s'aider de ses béquilles. Voilà encore un exemple pour celui qui veut voir les manifestations d'un «pouvoir plus fort que la mort».

Combien de fois n'aspirons-nous pas à avoir la chance qu'avaient les hommes d'autrefois de contempler notre Sauveur, de recevoir ses bénédictions et d'assister aux miracles qui l'accompagnaient? Mais ces bénédictions existent et existeront pour tous ceux qui le désirent.

Vous vous demandez peut-être comment cela se peut à notre époque? C'est grâce à l'exercice de ce grand pouvoir, la foi, premier principe de l'évangile de Jésus-Christ. Aucun autre principe ne peut faire autant pour les hommes. Je vais vous dire pourquoi je le crois et comment nous devons le mettre en pratique.

Premièrement, le principe dont nous parlons, la foi,

ne consiste pas à simplement croire en nos doctrines religieuses. Elle est infiniment plus puissante et plus universelle qu'une croyance. La foi est une confiance totale, confiance en l'existence, dans les objectifs et en la parole de Dieu. Il m'a fallu un certain temps pour bien le comprendre. La foi est une confiance complète et absolue dans le Dieu éternel et en son programme. Elle ne permet aucun doute vis-à-vis de ce que Dieu a accompli ou promis, même si cela n'est pas apparent, ne sera pas immédiatement perceptible, etc.

La foi est à la fois active et positive; c'est une telle confiance qu'elle doit invariablement mener à de bonnes œuvres; plus il y aura d'œuvres; plus la foi sera grande. Ce n'est pas une simple profession de foi en l'évangile tel que l'enseigne l'Eglise. C'est une force vivante, motrice qui se transforme en réalité quand elle est bénie par la volonté de Dieu.

La foi est le stimulant de base de l'action, c'est le premier grand principe de force pour l'homme, l'Eglise, l'Etat et le royaume de Dieu. C'est la volonté de Dieu exprimée en termes humains, prévue et instituée pour que l'homme réalise tout son potentiel. Il n'est pas donné à l'homme de connaître implicitement toutes les œuvres de Dieu, mais par la foi nous pouvons connaître, accepter et comprendre que Dieu a façonné le monde (Hébreux 11:2).

La foi est importante parce qu'elle oblige l'homme à répondre à sa nature intuitive, à connaître intuitivement ses paroles et ses oeuvres et à les mettre en action. Nous disons que la foi, cette grande confiance en tout ce qui vient de Dieu, peut déplacer les montagnes. Cela est-il possible? L'apôtre Paul, à qui l'on attribue l'épître aux Hébreux, nous dit qu'en fait «des espèces de montagnes» furent déplacées. Ecoutez ses célèbres paroles maintenant immortalisées par le chapitre 11 des Hébreux.

5, C'est par la foi qu'Enoch ne vit point la mort.

7, C'est par la foi que Noé, dûment averti des choses qu'on ne voyait pas encore, construisit une arche pour sauver sa famille.

8, C'est par la foi qu'Abraham partit pour un lieu qu'il devait recevoir en héritage, sans savoir où il allait.

11. C'est par la foi que Sara elle-même, malgré son âge avancé, fut rendue capable d'avoir une postérité.

29. C'est par la foi que Moïse et les Israélites traversèrent la Mer Rouge tandis que les Egyptiens qui en firent la tentative furent engloutis.

Que vous faut-il de plus pour comprendre le pouvoir et la signification du premier grand principe de la foi?

Jésus donna beaucoup de preuves:

Matthieu 9:22. A la femme affligée d'une douloureuse maladie: «Prends courage ma fille, ta foi t'a guérie.» Et la femme fut guérie sur le champ. Essayons maintenant, mes jeunes amis, de voir si nous pouvons mieux comprendre ce que Dieu avait à l'esprit lorsqu'il a donné ce principe. Pour cela prenons un des meilleurs exemples que le Seigneur nous a lui-même donnés pour nous aider à comprendre.

Matthieu 17:18. Jésus parla sévèrement au démon, qui sortit de lui, et l'enfant fut guéri à l'heure même. Le verset 19: «Alors les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent en particulier: pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon?» et le verset 20: «C'est à cause de votre incrédulité, leur dit Jésus. Je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne: transporte-toi d'ici là, et elle se transporterait; *rien ne vous serait impossible.*»

Etudions maintenant les différentes parties de ce remarquable passage pour voir si nous pouvons mieux comprendre encore:

1. Les disciples, n'ayant pu chasser le démon, vinrent trouver Jésus pour lui demander pourquoi ils avaient échoué.

2. Jésus leur répondit: «C'est à cause de votre incrédulité» ou de votre manque de foi, accompagnée de l'action. Ils avaient le pouvoir de le faire leur dit-il, mais ils ne l'exercèrent point. Ceci, il l'expliquera plus tard.

3. Pour éviter tout malentendu, il leur dit, à eux, et à nous (à tous ceux qui veulent écouter) que même si on a:

a. peu de foi pour commencer . . . comme un grain de senevé

b. elle grandira suffisamment pour transporter n'importe quoi.

4. La montagne sert à désigner un contraste extrême: la plus petite des semences (le grain de senevé) déplaçant le plus énorme des objets: une montagne d'obstacles.

5. La montagne est «transportée» par une force vivante capable de faire n'importe quoi.

6. A la foi, même petite car elle grandit, rien n'est impossible.

Qu'avons-nous donc dit? Que si nous avons confiance (de foi) en l'existence, dans les objectifs et dans les paroles de Dieu, rien ne nous sera impossible. Pourquoi? L'histoire de ce petit garçon l'illustre. Un jour qu'il se promenait à cheval, il s'arrêta pour se reposer et fit du feu (selon toutes les règles scoutes) et passa un moment agréable. Plus tard, voulant rentrer chez lui, il voulut monter à cheval, mais remarqua qu'un de ses nouveaux couteaux manquait. Il chercha longtemps sans succès, et, au bord des larmes, se souvint que son père lui avait enseigné que s'il avait suffisamment de foi (de confiance en Dieu), il pourrait trouver le couteau par la prière. Il s'agenouilla et pria, et lorsque sa prière fut terminée, il avait à l'esprit l'image de l'endroit où se trouvait le couteau et s'y rendit tout droit. Sa confiance, vous le voyez, était assez grande pour qu'il la manifeste par ses actes. Soit dit entre parenthèses, le petit garçon en question était le Prophète David O. McKay. Est-il étonnant que le Sauveur ait dit: «Si vous ne devenez comme un de ces petits (en foi) vous ne pourrez entrer dans le royaume de Dieu»?

*

Richard L. Evans

La parole sur les ondes

Le mariage c'est plus qu'une noce

Un de mes étudiants . . . m'a . . . écrit, pour annoncer ses fiancailles, dit William Lyen Phelps. «Ce ne sera pas une bien grande noce, dit-il, mais ce sera un merveilleux mariage.» C'est là l'énoncé d'un simple fait, parfois perdu de vue — le fait que le mariage est bien plus qu'une noce — infiniment plus. Et parmi les faits les plus importants à affronter il y a celui que le mariage est constitué par les devoirs, la routine et les responsabilités de tous les jours — jour après jour, jour après jour — et que le mariage, ce sont les rapports de deux personnes imparfaites, des rapports qui demandent de la personnalité, de la loyauté, du bon sens, des convictions communes ainsi que beaucoup d'abandon de soi et l'engagement inébranlable à en faire une réussite dans le sens prolongé et durable du terme. «L'art de vivre ensemble dans le bonheur peut être un des plus grands de tous» disait le Dr Helps. «Naturellement . . . toutes sortes d'adaptations sont nécessaires.» «Les querelles et les disputes viendront inévitablement, [mais] l'important c'est de ne pas leur permettre de durer . . .» Dans le mariage «deux personnalités distinctes doivent travailler à un seul but . . .» disait Temple Bailey. «Il n'est pas possible à un couple marié de parvenir au bonheur en fixant les yeux sur des étoiles différentes . . . il doit se fixer un idéal unique et y travailler . . . Cessez de chérir des imaginations ou des avenirs impossibles. Prenez ce qu'il y a de mieux dans [vos] rêves et adaptez-les à la vie telle qu'elle vient tous les jours.» «Le divorce est un échec.» «Le meilleur but, disait une autorité éminente, est le succès du mariage lui-même.» Soumettez toutes choses à cette épreuve, et souvenez-vous que le mariage, ce sont les rapports de deux personnes imparfaites — des rapports qui demandent de la personnalité, de la loyauté, le sens de l'humour, des convictions communes et le bon sens ainsi que beaucoup d'abandon de son égoïsme et de soi-même et l'engagement inébranlable à en faire un succès dans le sens prolongé et durable du terme. Le mariage c'est plus qu'une noce. «Le mariage est une chose belle et sacrée si vous le rendez tel . . .» ○

13 MAR 1969